

ANGHIERA
Lettres...relatives aux
découvertes maritimes

G
279
A5
1885

LETTRES

DE

PIERRE MARTYR ANGHIERA

RELATIVES

AUX DÉCOUVERTES MARITIMES

DES ESPAGNOLS ET DES PORTUGAIS

TRADUITES PAR

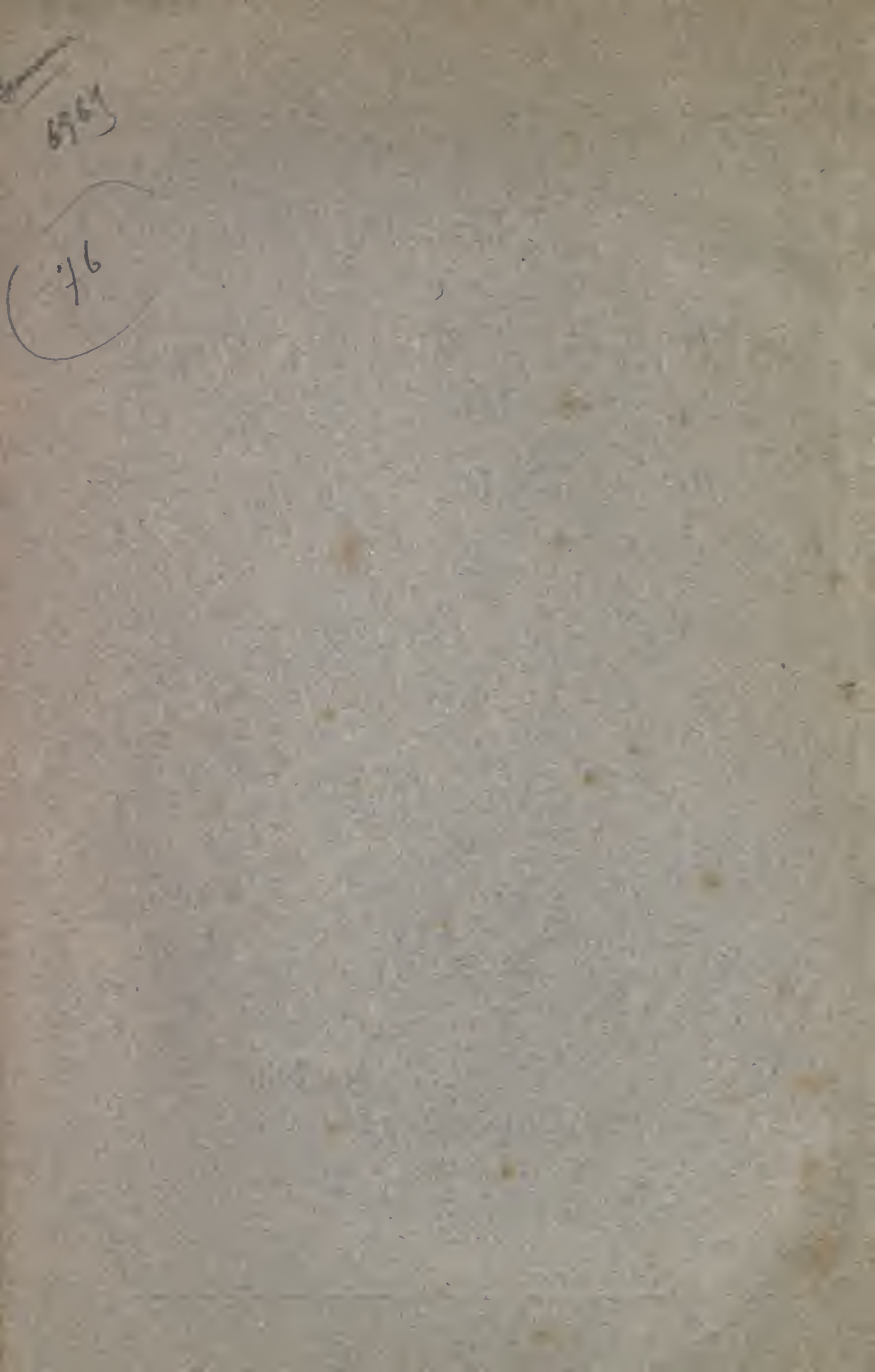
PAUL GAFFAREL
Professeur à la Faculté des lettres de Dijon.

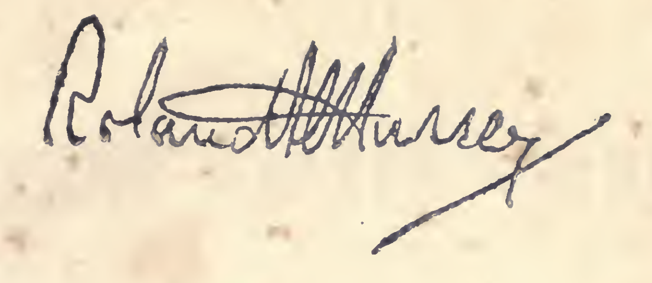
ET

L'ABBÉ LOUVOT
Aumônier du Refuge de Besançon.

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*
Dirigée par M. L. DRAPEYRON

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS
CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1885


76



LETTRES

DE

PIERRE MARTYR ANGHIERA

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.

LETTRES

DE

PIERRE MARTYR ANGHIERA

RELATIVES

AUX DÉCOUVERTES MARITIMES

DES ESPAGNOLS ET DES PORTUGAIS

TRADUITES PAR

PAUL GAFFAREL ET L'ABBÉ LOUVOT

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon. Aumônier du Refuge de Besançon.

EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

Dirigée par M. L. DRAPEYRON

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1885

Digitized by the Internet Archive
in 2006 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/lettresdepierrem00anghiala

G
279
A5
1885

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
SANTA BARBARA

LETTRES

DE

PIERRE MARTYR ANGHIERA

RELATIVES AUX DÉCOUVERTES MARITIMES

DES ESPAGNOLS ET DES PORTUGAIS

INTRODUCTION

Pietro Martire Anghiera, plus connu sous les noms latins de Petrus Martyr Anglerius, naquit à Arona sur le lac Majeur, le 2 février 1455, et mourut à Grenade, en Espagne, en 1526. Le hasard des circonstances le mit en relations avec les plus grands personnages de son temps. Successivement investi, soit en Italie, soit surtout en Espagne, de très importantes fonctions, chargé à diverses reprises de missions confidentielles, et très au courant de la politique contemporaine, ami de Colomb, de Gama, de Vespuce, de Cortès et de Magellan, ses œuvres historiques et sa correspondance présentent une grande valeur.

Nous n'avons cherché ni à faire la biographie de Pierre Martyr[1], ni à donner une étude d'ensemble sur ses ouvrages. Il nous a semblé tout à la fois utile et

1. Sur la biographie de Pierre Martyr, consulter PIERRE MARTYR, *Correspondance*, lettres 248, 2, 18. — MAZUCHELLI, *Gli scrittori d'Italia;* notizie storiche e critiche intorno alle vite e agli scritti dei letterati Italiani, 1753. — SCHLÖZEL, *Briefwechsel meist historischer Inhalt*, 1777. — MUNOZ, *Historia del nuevo mundo*, 1793. — RANKE, *Zur Kritik neuerer Geschichtsschreiber*, 1824. — X..., *Biographie universelle Furne*, (t. III, p. 1898), article sur Martyr, 1833. — W. IRVING, *Life and voyages of Christopher Columbus*, 1835. Trad. Defauconpret, t IV, p. 297. — A. DE HUMBOLDT, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*, 1837, t, II, p. 279. — H. HALLAM, *Introduction to the Literature of Europe*, 1839. — D'AVEZAC, Les décades de Pierre Martyr et les collections de Venise, Vienne, Milan et Bâle, *Bulletin de la Société de géographie*, 1857, 306-314. — O. PESCHEL, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen*, 1858. — X..., *Biographie Didot-Hœfer*, article sur Martyr, t. II, p. 654, 1859. — KOHL, *Die beiden ältesten general Karten von America, angeführe in den Jahren* 1527 *und* 1529, 1860. — HARRISE, *Bibliotheca americana vetustissima*, 1866. — *Notes on Colombus*, 1866. — LECLERC, *Bibliotheca americana*, 1867. Nouvelle édition, 1878. — HELPS, *The Spanish Conquest in America and its relations to the history of Slavery and to the government of colonies*, 1867. — HERMANN SCHUMACHER, *Petrus Martyr, der Geschichtsschreiber des Weltmeeres*, 1879. — HEINRICH HEIDENHEIMER, *Petrus Martyr Anglerius und sein Opus epistolarium*, 1881. — X..., Article sur l'ouvrage de Heidenheimer dans la *Rassegna settimanale* du 23 octobre 1881

intéressant de détacher de sa volumineuse correspondance[1], de traduire et d'accompagner d'un commentaire explicatif toutes celles de ses lettres qui ont trait aux découvertes maritimes, soit des Espagnols, soit des Portugais. Ce travail, à notre connaissance du moins, n'a pas encore été fait. Il nous a été suggéré par nos amis d'au delà les Pyrénées, lors du quatrième Congrès américaniste de Madrid, en 1881, auquel nous avons eu le plaisir et l'honneur de prendre part. Les lecteurs de la *Revue*, qui n'ignorent pas avec quel intérêt passionné les Espagnols, les Portugais et les Américains recherchent tout ce qui se rapporte à l'histoire des grandes découvertes du XVIe siècle, nous sauront gré sans doute de ne pas avoir reculé devant les difficultés de ce travail.

PAUL GAFFAREL, FERNAND LOUVOT.

I

A Jean Borromée, chevalier de l'éperon d'or[2].

.... Quelques jours se sont écoulés depuis qu'est venu des antipodes un certain[3] Christophe Colomb, un Génois, qui avait obtenu à grand'peine de mes souverains trois navires pour tenter cette expédition. On regardait, en effet, ses projets comme chimériques. Il est maintenant de retour, chargé de marchandises précieuses, et surtout d'or qu'on récolte naturellement dans cette région. Ce sont les preuves de son voyage; mais passons à d'autres sujets, illustre comte... Portez-vous bien[4].

Barcelone, le 14 mai 1493.

(Lettre 130, p. 72).

1. L'*opus epistolarium* parut pour la première fois en 1530 à Alcala de Henarès (1 vol in-folio). En voici le titre exact : *Opus epistolarium Petri Martyris Anglerii mediolanensis protonotarii apostolici atque a consiliis rerum indicarum : nunc primum et natum et non mediocri cura excussum : quod quidem præter styli venustatem nostrorum quoque temporum historiæ loco esse poterit. In celeberrima et in omni literarum genere maxime florenti academia Complutensi, in ædibus Michaelis de Eguia a Christo nato* MDXXX Nous nous sommes servi de l'édition de 1670. En voici le titre exact : *Opus epistolarium Petri Martyris Anglerii, mediolanensis protonotarii apostolici, prioris archiepiscopatus granatensis, atque a consiliis rerum indicarum, tanta cura excussum ut præter styli venustatem quoque fungi ponit vice luminis historiæ superiorum temporum... editio postrema. Amstelodami apud Danielem Elzevirium* (1670).

2. Issu de la grande famille des Borromée, qui faisait remonter son origine aux Anicius de l'ancienne Rome. Martyr était attaché à cette famille par les liens de la reconnaissance. Il l'appelle ailleurs (lettre 23) *nostræ familiæ benefactor.*

3. Appliquée à Colomb, cette expression peut sembler bizarre, d'autant plus que Pierre Martyr avait certainement fait sa connaissance avant la prise de Grenade. Aussi bien l'homme, auquel Toscanelli écrivait en 1474 et le roi de Portugal en 1484, ne devait pas être un inconnu; mais il était pauvre, mal vêtu, solliciteur, de l'espèce en un mot de ceux que le médecin Garcia Hernandez, dans le procès intenté par la couronne d'Espagne au successeur de Colomb, qualifiait d'individu « que ninguna persona conoscia ». N'est-ce pas ainsi qu'Aulu-Gelle (*Noct. Attic.*, XI, 16) disait en parlant de Plutarque : *nescio quis Plutarchus?*

4. Il est très probable que Martyr était déjà entré en relation avec Colomb. Ce fut d'ailleurs son habitude, pendant toute sa vie, de s'informer directement auprès des

II

Au comte de Tendilla[1] et à l'archevêque de Grenade[2].

Élevez vos esprits, savants vieillards, apprenez une découverte extraordinaire. Vous vous rappelez que le Génois Colomb était plusieurs fois venu au camp royal[3]; il demandait l'autorisation de parcourir l'autre hémisphère jusqu'aux antipodes occidentaux. Ce projet a été l'objet de discussions[4] auxquelles vous avez pris part, et, à ce qu'il me semble, c'est avec votre approbation, qu'il a exécuté son projet. Or Colomb vient de revenir sain et sauf. Il annonce qu'il a découvert des merveilles[5]. Il montre de l'or pour prouver l'existence des mines d'or dans ces nouvelles régions. Il a rapporté du lin et des aromates, de forme oblongue ou étroite, plus forts comme goût que le poivre de Caucase. Ces productions sont naturelles au pays. On y trouve également des arbres à teinture d'écarlate. Colomb a pris la direction de l'ouest, et, à ce qu'il rapporte, c'est à cinq mille milles de Cadix qu'il a rencontré plusieurs îles. Il a visité l'une d'entre elles, et il affirme qu'elle est d'une étendue plus considérable que l'Espagne tout entière[6]. Les insulaires qu'il a trouvés se contentent de ce que leur fournit la nature. Ils sont nus. Ils se nourrissent de végétaux et d'un pain de racines provenant d'arbrisseaux longs d'une palme

voyageurs des résultats de leurs découvertes. C'est cette exactitude de renseignements qui donne une grande valeur à son témoignage. Les contemporains rendaient déjà justice sur ce point à Martyr (Voir LAS CASAS). « Cerca destas primeras cosas à ninguno se debe dar mas fé que à Pedro Mártir, porque lo que en sus Decadas dijo tocante à los principios, fué con diligencia del mismo almirante, descubridor primero, à quien hablo muchas veces, y de los que fueron en su compania, inquirido y de los demas que aquellos viages à los principios hicieron. — A Pedro Mártir se le debe mas credito que à otro nïnguno de los que escribieron en latin, porque se hallo en Castilla por aquellos tiempos y hablaba con todos y todos se holgaban de le dar cuenta de lo que vian y hallaban, como à hombre de autoridad y el que tenia cuidado de preguntarlo. »

1. Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, un des personnages les plus remarquables de son temps. Dès 1470, le roi d'Espagne le récompensait de ses services, « merced hecha por el rey en remuneracion de sus servicios ». Il mourut en 1515. C'est lui, qui en janvier 1488, conduisit Martyr en Espagne.

2. Talavera, prieur de Santa Maria del Prado, évêque d'Avila, puis archevêque de Grenade. Il mourut en 1507. C'est lui que Ferdinand et Isabelle avaient chargé, vers la fin de 1487, de diriger une enquête scientifique au sujet des propositions de Colomb. Dans la *Correspondance*, on trouve des lettres adressées à Talavera jusqu'en 1506 et à Tendilla jusqu'en 1513. Sur Talavera consulter DE LA FUENTE : *Historia ecclesiastica de España*, t. V, p. 18-20.

3. WASHINGTON IRVING, *Vie de Christophe Colomb*, liv. II, ch. III, IV, V, et VII.

4. Allusions aux conférences de Salamanque (WASH. IRVING, liv. III, ch. IV).

5. NAVARRETE, *Colleccion de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV*, t. I, p. 314. — *Carta del amirante Cristobal Colon escrita al escribano de racion de los señores Reyes catholicos*. Id., p. 326. — *Epistola Cristofori Coloni ad Raphaelem Sonxis thesaurarium.*

6. Colomb, pénétré de l'idée qu'il venait de découvrir les Indes Orientales, croyait au début de ses voyages rencontrer Cipangu et Cathay de Marco-Polo, c'est-à-dire le Japon et la Chine, et était toujours porté à exagérer l'étendue superficielle des pays qu'il découvrait.

et pleins de nodosités[1]. Ils les enfouissent eux-mêmes en terre à certains moments; à chaque nœud poussent et se développent des globes qui ressemblent à nos poires et à nos courges. Quand ces fruits sont mûrs, ils les arrachent comme nous le faisons pour nos raves et nos navets, les font sécher au soleil, les coupent, les réduisent en farine, les cuisent et les mangent. Ils appellent ces globes *agies*. Le reste de leurs aliments, ils l'empruntent aux arbres qui ne ressemblent en rien aux nôtres. Il n'y a dans l'île aucun quadrupède[2], à l'exception de lézards[3] gigantesques, mais inoffensifs, et d'une petite espèce de lapins qui ressemblent à nos rats. Armés de bâtons, de roseaux pointus et brûlés au bout, et d'arcs, ils se livrent entre eux de vraies batailles. Bien qu'ils soient nus, ils sont travaillés par la passion du pouvoir. Ils connaissent le mariage. On n'a pas encore pu savoir s'ils croyaient à la divinité.

Vous aviez accordé trois navires à Colomb[4]. Le plus grand de ces navires a touché sur le rivage de cette île un rocher couvert d'eau et s'est perdu. Il est revenu avec les deux autres qui sont plus petits. Il a laissé dans l'île trente-huit de ses compagnons qui étudieront le pays jusqu'à ce qu'il retourne auprès d'eux. En partant, il les a recommandés au petit roi de cette province, qui porte le nom de Guadcanarillo[5]. Ce roi, lui aussi, est nu. On équipe déjà une flotte plus considérable. Un second voyage se prépare[6]. Si Dieu me prête vie, je vous ferai connaître la suite des événements... Portez-vous bien.

Barcelone, 13 septembre 1493.

(Lettre 133, p. 73-74).

III

A Ascanio Sforza, vicomte, cardinal et vice-chancelier[7].

Tel est mon désir, très illustre prince, de vous obéir, que, bien que vous soyiez engagé dans le flot des plus graves affaires, j'ai cru vous être agréable

1. C'est le manioc. Voir THEVET, *Singularités de la France antarctique*, éd. GAFFAREL, § 58, p. 298, 306.

2. Erreur de Colomb. Voir à ce propos l'*Histoire naturelle des Antilles* par de ROCHEFORT, 1658.

3. Ce sont les iguanes et les rats musqués.

4. C'est une erreur. Colomb n'avait trois navires que par suite de son traité avec les frères Pinçon de Palos : ils se nommaient la *Pinta*, la *Niña* et la *Maria* (cf. WASHINGTON IRVING, liv. IV, ch. VIII).

5. WASHINGTON IRVING, liv. IV, ch. VII, VIII, IX.

6. NAVARRETE, I, p. 347. Cf. Lettres du docteur Chanca de Séville sur ce deuxième voyage. Nous devons aussi à Pierre Martyr une relation de ce deuxième voyage.

7. Ascanio Maria Sforza, fils du duc François, né le 23 mars 1455 à Crémone, mort le 28 mars 1505, à Rome. Nommé cardinal en 1484, évêque de Pesaro, de Crémone et de Novare, il eut à gouverner comme légat le patrimoine de Saint-Pierre. Tant que vécut Charles VIII, il fut considéré comme le chef du parti français dans le Sacré Collège. Avec Louis XII, qui avait juré la ruine des Sforza, il devint au contraire notre ennemi le plus acharné. Livré par un traître aux Vénitiens, et par ceux-ci à Louis XII il fut enfermé à Pierre en Cise, puis à Bourges. Relâché en 1503 à condition de céder sa voix dans le conclave au cardinal d'Amboise, il vota pour Jules II. Quelques mois

en vous faisant part de ce qui se passe chez nous. On nous annonce des merveilles : le globe terrestre dont le soleil fait le tour en vingt-quatre heures, jusqu'à notre époque n'a été connu et parcouru que dans la moitié de sa circonférence, à savoir depuis la Chersonèse d'or[1], jusqu'à notre cité de Cadix en Espagne. Vous le savez aussi bien que moi. Le reste était laissé comme inconnu par les cosmographes, ou, si l'on en faisait mention, c'était avec timidité et sans la moindre certitude. O l'admirable découverte[2]! Voici que, sous les auspices de mes souverains, ce qui depuis l'origine du monde était jusqu'alors resté inconnu commence à se dévoiler. Les choses se sont passées ainsi qu'il suit, ô très illustre prince :

Un certain Christophe Colomb, un Génois, monté sur trois navires qui lui avaient été prêtés par mes souverains, est parti de Cadix dans la direction du soleil couchant. Il est parvenu jusqu'aux antipodes, à une distance de cinq mille milles. Pendant trente-trois jours, lui et ses compagnons n'ont vu que le ciel et la mer. Enfin les vigies ont signalé la terre du haut du plus grand des navires, celui que montait Colomb. Il a visité six îles[3]. Dans l'une d'entre elles, que tous ceux qui l'ont suivi affirment plus grande que l'Espagne, attirés par la nouveauté, ils ont opéré leur débarquement. Colomb y a séjourné quelque temps. On y trouve en abondance de l'or, du lin, des aromates oblongs en forme de cinnamome et de précieuses productions de tout genre : Colomb en a rapporté une petite quantité de chaque comme échantillon.

Il y a dans cette île plusieurs rois, mais ils sont nus, et tous leurs sujets des deux sexes le sont également. N'est-ce pas ainsi que se comporte la nature? Leur nourriture est végétale. Ils mangent aussi je ne sais quel pain de racines. Ils sont ambitieux du pouvoir et se font entre eux la guerre pour se dominer réciproquement. Leurs armes sont des arcs et des bâtons pointus brûlés par le

après, il mourait brusquement de la peste ou du poison. — Cf. FEDRO, *Oratio funebris As. M. Sfortiæ*, Catane, 1522. — AZISI, *Cremona litterata*. — SISMONDI, *Hist. des républiques italiennes*, VIII, § 176.

1. Indo-Chine. Erreur de Martyr, puisque les anciens connaissaient les Canaries, l'archipel du cap Vert et peut-être les Açores. — Cfr. d'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*.

2. Cf. NAVARRETE, I, 344. Epigramma R. L. de Corbariâ episcopi Montispalussi, ad invictissimum regem Hispaniarum :

> Jam nulla Hispanis tellus addenda triumphis
> Atque parum tantis viribus orbis erat :
> Nunc longe eois regio deprensa sub undis
> Auctura est titulos, Betice magne, tuos.
> Unde repertori merito referenda Columbo
> Gratia : sed summo est major habenda Deo,
> Qui vincenda parat nova regna tibique sibique,
> Teque simul fortem præstat et esse pium.

3. On ne connaît pas exactement la position de la première des îles dans laquelle Christophe Colomb aborda. De longues discussions ont eu lieu à ce sujet; elles n'ont pas encore trouvé de solution satisfaisante. — Cfr. VARNHAGEN, *Sull'importanza d'un manoscritto inedito della biblioteca imperiale di Vienna per verificare quale fu la prima isola scoperte del Colombo*, Vienne, 1869. — Cfr. VARNHAGEN. *Das wahre Guanahani des Colombus*. Les cinq autres îles dont parle Martyr furent appelées par Colomb Santa Maria de la Conception, Isabella, Fernandina, Juana et Española.

bout[1]. Le roi vaincu est obligé d'obéir au vainqueur. Ne dirait-on pas qu'ils ont aussi bien que nous la notion du mien et du tien, qu'ils sont avides de jouissances matérielles et de richesses? Pourtant ils sont nus et de leur part on ne s'attendrait pas à de pareils sentiments. Ce qui arrivera plus tard, je vous le communiquerai... Que les dieux vous soient en aide! Portez-vous comme je le souhaite.

Barcelone, 13 septembre 1493.

(Lettre 134, p. 74.)

IV

A l'Archevêque de Braga.[2]

J'étais habitué à ne traiter dans mes lettres qu'un seul sujet: je veux aujourd'hui vous parler de trois. Un certain Colomb a navigué jusqu'aux antipodes de l'Occident et aux rivages de l'Inde[3] : du moins il le suppose. Il a découvert plusieurs îles que l'on croit voisines de l'Inde[4]. Ce sont celles que les cosmographes désignent sous le nom d'îles en dehors de l'Océan oriental. Je le croirais volontiers, bien que la grandeur de la sphère paraisse contraire à cette opinion. Il ne manque pas en effet de savants qui pensent que l'Espagne n'est pas à une distance très considérable du rivage indien[5]. Quoiqu'il en soit, cette

1. Cet usage se retrouve chez tous les peuples barbares. Cf. THÉVET, ouv. cité, ch. XXXVIII, p. 189. — OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 58. — LÉRY, *Hist. d'un voyage fait au Brésil*, § 13.

2. PIERRE INGHIRAMI, Portugais, correspondant de Martyr. « Sum Portugallico, qui hic assidet, oratori familiaris amicus. »

3. Erreur de Colomb et de ses contemporains. Ce furent les découvertes de Balboá et de Magellan qui démontrèrent que l'Amérique était un continent et non pas le prolongement oriental de l'Asie.

4. En effet, dans les cartes ajoutées aux éditions de Ptolémée ces îles sont toujours ainsi désignées.

5. Les anciens croyaient à la possibilité d'une communication entre l'Atlantique et la mer des Indes. HOMÈRE (*Iliade*, III, 422, VIII, 485) parle à plusieurs reprises de l'Océan qui entoure la terre et cette idée est confirmée par le témoignage d'HÉRODOTE (I, 202). « Toute la mer, dit-il, que parcourent les Hellènes et celle qui est hors des Colonnes d'Hercule, à laquelle on donne le nom d'Atlantique, et la mer Érythrée ne forment qu'une seule et même mer. » D'autres écrivains très versés dans les connaissances positives s'expriment de la même manière : « Ceux qui supposent, dit ARISTOTE (*De Cœlo*, II, 24) que le pays autour des colonnes d'Hercule n'est pas éloigné de l'Inde et qu'il n'y a qu'une seule mer, ne me paraissent pas s'être beaucoup trompés. » Le grand géographe Ératosthène pensait de même (Cf. STRABON, I, 3-13) : « Toute la mer extérieure, disait-il, ne forme qu'un seul et même courant, ou, en d'autres termes, la mer Hespérienne ou Occidentale et la mer Erythrée n'en font qu'une. » I. est plus explicite encore dans un autre passage (Cf. STRABON, I, 4-6) : « On pourrait, dit-il, aller sur mer depuis l'Ibérie jusqu'à l'Inde, n'était l'immensité de l'Atlantique. » Les géographes latins soutiennent la même idée en termes à peu près identiques. SÉNÈQUE s'exprime ainsi (*Questions naturelles*, édit. Lemaire, V, 53) : « Tunc contemnit curiosus spectator domicilii prioris angustias. Quantum enim est quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet? paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit. » Ce passage frappa tellement Colomb qu'il le citait à la reine Isabelle dans une lettre datée de 1498 (Cf. HUMBOLDT, *Géogr. amér.*, I, 159. — GAFFAREL, *Les Grecs et les Romains ont-ils connu l'Amérique?* (*Revue de géographie*, 1882.)

découverte est considérable. Colomb a donné des preuves de ce qu'il avance : il affirme même que ses découvertes postérieures seront plus importantes encore. Qu'il nous suffise d'apprendre que la moitié du monde ne nous restera plus cachée. De jour en jour, les Portugais se rapprochent de plus en plus du cercle équinoxial [1]. Aussi tous ces rivages inconnus seront bientôt accessibles à tous, car chaque peuple, entraîné par l'émulation, se soumet, pour les connaître, à des travaux et à des dangers excessifs ; mais passons à un autre sujet...

Barcelone, 1er octobre 1493.

(Lettre 135, page 74-75).

V

Au cardinal Ascanio, vicomte et vice-chancelier [2].

..... Colomb, cet illustre découvreur du Nouveau-Monde, vient d'être nommé par mes souverains grand capitaine de la mer indienne dans les régions de l'occident. C'est ce que les Espagnols nomment amiral [3]. On l'a renvoyé avec une flotte de dix-huit vaisseaux, mille soldats et des ouvriers de tout genre, pour fonder une ville nouvelle. Il porte avec lui des animaux et des semences de toute espèce. Portez-vous bien, si toutefois les Gaulois qui marchent contre vous vous le permettent [4].

Au palais [5], 1er novembre 1493.

(Lettre 138, p. 76).

VI

A l'archevêque de Grenade [6].

..... Colomb est revenu des pays dont on lui avait donné le gouvernement honorifique. Le roi et la reine le saluèrent du titre d'amiral de la mer océanique, et le firent asseoir en leur présence, ce qui, vous ne l'ignorez pas, est le témoignage le plus éclatant de faveur et le suprême honneur qu'accordent nos souverains pour les services rendus [7]. Ils lui ont ensuite confié une flotte de dix-huit navires à la tête desquels il est reparti [8]. Il annonce qu'il fera de grandes

1. Allusion aux nombreuses découvertes faites par les Portugais, depuis la vigoureuse impulsion donnée aux voyage d'outre-mer par l'infant don Henri de Viseu.
2. Voir plus haut lettre III, p. 5.
3. Cf. WASHINGTON-IRVING, I, 138. D'après le traité de Grenade conclu entre la couronne de Castille et Colomb, ce titre était en effet conféré pour lui et sa race à perpétuité. Ce titre est actuellement porté par M. le duc de Veragua, grand d'Espagne, sénateur du royaume.
4. Allusion à la guerre qui devait se terminer par la cession à Ferdinand du Roussillon et de la Cerdagne (traité de Narbone).
5. A Barcelone.
6. TALAVERA (Voir plus haut lettre II.)
7. Allusion à l'entrevue de Barcelone (Cf. *Irving*, IV, 6.) M. Ferdinand Denis a donné une très belle et très fidèle description de cette solennité dans son *Ismaël-ben-Kaïzâr ou la découverte du Nouveau monde*, t. III, p. 1. On n'a pourtant découvert à Barcelone aucun document relatif à l'entrée triomphale de Colomb et à sa réception officielle dans la *Casa de Deputacion*, mais ces faits ont eu pour témoin oculaire Oviedo, et le témoignage de Martyr est concluant.
8. Colomb partit pour son second voyage le 25 septembre 1493.

découvertes aux antipodes occidentaux et antarctiques. Rien d'autre à vous signaler d'important. Au prochain jour nous partirons pour Complutum[1], autrement dit pour Alcala de Henares. C'est de cette ville que je vous adresserai une prochaine lettre. Nous serons alors plus près de vous.

Valladolid, 31 janvier 1494.

(Lettre 140, p. 69).

VII

A Jean Borromée, chevalier de l'Éperon d'or, citoyen de Milan, comte du Lac Majeur[2].

..... Chaque jour on apprend des choses étonnantes sur le Nouveau-Monde[3] découvert par Colomb, ce Génois, que mes souverains ont récompensé de ses services en le nommant amiral. De grandes quantités d'or se rencontrent à la surface du sol. L'amiral prétend que depuis Hispaniola il s'est avancé dans la direction de l'occident presque jusqu'à la Chersonèse d'or, extrémité la plus reculée du monde connu. Le soleil fait le tour de la terre en vingt-quatre heures : Colomb pense qu'il ne lui reste plus à connaître que les pays qu'il éclaire pendant deux de ces vingt-quatre heures. Il a trouvé des peuples qui se nourrissent de chair humaine. Leurs voisins les nomment Cannibales[4]. Ils sont nus comme d'ailleurs tous les autres indigènes. J'ai entrepris un[5] ouvrage sur cette belle découverte. Si Dieu me prête vie, j'aurai soin de ne rien omettre qui soit digne d'être rapporté. Au fur et à mesure que les livres de cet ouvrage seront imprimés, je vous enverrai un exemplaire. J'aurai de la sorte la satisfaction de fournir aux savants qui voudront traiter un beau sujet des matériaux inédits et importants[6]. Portez-vous bien.

Complutum en Oretanie, nommée aujourd'hui Alcala, 20 octobre 1494.

(Lettre 142, p. 78).

1. Jolie ville de vieille Castille, à 33 kilomètres E.-N.-E. de Madrid. Jadis siège d'une université célèbre, fondée par Ximénès en 1499; aujourd'hui siège des Archives royales.

2. Voir plus haut, lettre I.

3. On s'étonnera de cette expression de nouveau monde appliquée par Martyr aux découvertes de Colomb, car Martyr, ainsi que tous ses contemporains, croyait que Colomb avait découvert le continent asiatique, et nullement un monde nouveau. Pourtant le mot *nouveau* se retrouve partout sous sa plume ; ainsi, dans la préface de la première décade adressée à Ascanio Sforza : « Divina nostro ritu sacra sunt decantata in alio, potest dici, orbe, tam extero quam ab omni cultu et religione aliena. » Aussi Oviedo a-t-il pu écrire avec raison (*Historia general*, p. 463) : « Se tiene por mas cierto que la Tierra firme destas Indias es una otra mitad del mundo, ...y desta manera tuvo razon Pedro Martir de clamarla mundo nuevo. »

4. Ce sont les Caraïbes. Sur toutes les cartes du XVIe siècle, les Antilles sont appelées îles des Cannibales.

5. C'est l'ouvrage intitulé *De rebus Oceanicis et de Orbe novo* qui parut, en partie, pour la première fois à Séville en 1511. Sur la bibliographie de cet ouvrage, consulter HARRISSE, *Bibliotheca americana*.

6. En effet, Martyr est le premier historien de l'Amérique et on ne peut citer après lui que Las Casas et Oviedo.

VIII[1]

Aux évêques de Braga et de Pampelune[2].

..... Voici les nouvelles que j'ai apprises au sujet des découvertes récentes faites aux antipodes dans l'hémisphère occidental[3]. L'amiral Colomb a été envoyé avec une flotte de dix-huit vaisseaux pour fonder une ville dans cette île où il avait débarqué et qu'il avait lui-même nommée Hispaniola. Comme il voulait découvrir d'autres rivages encore plus éloignés, il a renvoyé la plus grande partie de cette flotte[4]. On raconte des merveilles. Le courrier me presse et m'empêche de vous les écrire. D'ailleurs ces nouvelles ne sont pas récentes et ne présentent plus qu'un intérêt médiocre. J'étais à Methymna[5] quand cette flotte est revenue. Je ne vois rien d'autre à vous annoncer... Portez-vous bien.

Alcala, 31 octobre 1494.

(Lettre 144, p. 80.)

IX

A mon illustre ami Pomponio Lœti[6].

..... Pendant que l'Italie est agitée par la tempête[7], de jour en jour l'Espagne s'étend au loin, agrandit son domaine, et porte jusqu'aux antipodes sa

1. Les premiers ouvrages sur l'Amérique sont tous postérieurs La *Historia general de don Cristobal Colon* par Fernando Colon, ne parut qu'en 1571. La *Historia general de las Indias*, par G. Fernandez de Oviedo, ne parut qu'en 1535. Les œuvres de Las Casas ne furent publiées qu'en 1551. La *Historia del mondo nuovo* par Benzoni parut en 1585. Cfr. à ce sujet : Barcia (D. Andres Gonzales) *Historiadores primitivos de las Indias occidentales.* Madrid, 1749, 3 vol. in-folio et surtout Harrisse, *Bibliotheca americana vetustissima*, New-York, 1866.
2. Inghirami, évêque de Braga (voir lettre IV) et Carillo Alphonse, qui fut évêque de Barcelone jusqu'en 1506.
3. On trouve des détails identiques dans la lettre VI, à l'archevêque de Grenade.
4. En effet douze bâtiments furent renvoyés par Colomb en Europe. Ils partirent du port de la Nativité le 2 février 1494.
5. Methymna, c'est-à-dire Medina : il y a plusieurs Médina en Espagne (M.-Celi, del Campo, et del Rio Seco en Vieille Castille; — M. de las Torres en Estremadure, M. Sidonia en Andalousie); mais il s'agit ici de Medina del Campo dans la Vieille Castille, au bord du Zapardiel. Medina est aujourd'hui en décadence, et n'a plus que 6 à 7000 habitants. Sa population était dix fois plus considérable au XVIe siècle. Ses foires étaient réputées. La richesse de ses changeurs et banquiers était proverbiale.
6. Julius Pomponius Lœtus, né en 1435 à Amendaloro en Calabre, mort le 21 mai 1497 à Rome. Il appartenait à l'illustre maison napolitaine des Sanseverini. Il succéda en 1457 à Laurent Valla dans sa chaire de Rome et fonda une Académie qui attira sur lui bien des persécutions. Son enseignement était fort goûté. Les étudiants se pressaient en foule à ses leçons. On les appelait de son nom Pomponiani. Fort curieux de manuscrits, de médailles et d'inscriptions, on le voyait sans cesse dans les rues de Rome à la recherche des moindres vestiges de l'antiquité, vêtu comme Diogène dont il avait pris le costume et les habitudes. Ses œuvres pleines d'une érudition profonde et variée ont été recueillies dans un volume devenu fort rare (Mayence 1521 in-8°) — Cf. Sabellicus, *Vita Pomponii Lœti*, Strasbourg, 1510 in-4°.
7. Allusion à la conquête du royaume de Naples par Charles VII.

gloire et son nom. Demandez aux évêques de Braga et de Pampelune[1] ce que je leur ai dernièrement écrit au sujet de l'hémisphère occidental, et, puisque vous les comptez au nombre de vos amis, puisqu'ils aiment comme vous la science et l'étude, faites-leur part des détails que voici.

Je me rappelle leur avoir écrit que mes souverains avaient confié dix-huit navires pour une seconde expédition à l'amiral Colomb. Tel est en effet son titre en Espagne. Douze de ces navires sont revenus. Ceux qui retournèrent avec eux de ce monde caché racontent que la terre y produit d'elle-même de grandes forêts, du lin et plusieurs autres denrées fort recherchées en Espagne, de plus des quantités d'or considérables. Merveille ! mon cher Pomponio : à la surface du sol, on ramasse des pépites d'or natif, encore informes et si pesantes qu'on hésite à l'écrire[2]. En effet, on en a trouvé qui pesaient jusqu'à 250 onces, et on espère bien en trouver de plus pesantes encore. C'est du moins ce que font comprendre par leurs gestes les insulaires qui se sont aperçus de notre passion pour l'or.

On vous a parlé des Lestrygons et des Polyphèmes qui se nourrissaient de chair humaine : ne doutez pas de leur existence. Lorsque des îles Fortunées, qu'on appelle aussi Canaries, on se rend à Hispaniola (tel est, en effet, le nom de l'île où l'on débarque), si l'on se dirige un tant soit peu vers le midi, on tombe sur un archipel considérable, peuplé par de farouches insulaires qu'on appelle cannibales ou caraïbes[3]. Bien que nus, ce sont de redoutables guerriers. L'arc et la massue sont leurs armes favorites[4]. Ils ont des barques creusées dans le tronc d'un seul arbre, très grandes et qu'ils nomment canots[5]. Ils s'en servent pour débarquer en masse dans les îles voisines peuplées par des indigènes civilisés. Ils tombent à l'improviste sur leurs villages et mangent sur-le-champ les hommes qu'ils font prisonniers. Quant aux enfants, ils les châtrent comme nous faisons des poulets, puis ils les laissent grandir, les engraissent, les égorgent et les mangent[6]. Voici comment nous apprîmes ces

1. Voir lettre VIII.

2. On avait beaucoup exagéré la richesse aurifère des Antilles : les Indiens, s'apercevant de la passion des Espagnols pour l'or, exagéraient la réalité pour leur faire plaisir (Cf. Journal de Christophe Colomb. 1er voyage. — 1er novembre — 12 novembre — 22 novembre — 25 novembre — 12 décembre — 16 décembre — 17 décembre etc.).

3. C'est l'archipel des petites Antilles.

4. Deuxième voyage de Colomb. Magnifique résistance des Caraïbes à Saint-Martin. Navarrete, t. I, p. 356.

5. Cf. Oviedo, *Histoire naturelle des Indes*. — Nous y trouvons la description suivante : « Chaque canot est d'une seule pièce ou d'un seul arbre que les Indiens évident à grands coups de haches bien affinées; ils coupent, creusent le bois et brûlent petit à petit ce qui est moulu ou coupé. A la longue ils font ainsi une barque ou petite nacelle, quasi de la forme d'une auge longue et étroite..... J'en ai vu quelques-uns qui portaient bien quarante et cinquante hommes. Ils les appellent *pirogues* et naviguent avec des voiles de coton; ils se servent de *nahes* qui ne signifient autre chose qu'*avirons*. Les *nahes* sont comme des pelles longues mais le bout d'un haut est comme la potence d'un boiteux. Ces canots se renversent de fois à autre mais ne vont point au fond quoique pleins d'eau. Les Indiens qui sont grands nageurs les redressent aussitôt. »

6. C'est une erreur, car les Indiens ont toujours beaucoup aimé les enfants. Cf. Léry, *op. cit.*, édition Gaffarel, t. II, ch. XVII, p. 91. — Thevet, *op. cit.*, ch. LXXVIII, p. 417.

détails. Lorsque nos navires débarquèrent dans leurs îles, les cannibales, effrayés par leur grandeur, abandonnèrent leurs demeures et s'enfuirent sur les montagnes et dans l'épaisseur des bois. Nos hommes pénétrèrent dans leurs demeures qui sont de forme sphérique et sont construites en bois[1]. Aux poutres qui soutenaient le toit, étaient suspendus, comme chez nous, des saucissons, des jambons de chair humaine salée. Les Espagnols trouvèrent la tête d'un jeune homme récemment tué, et encore remplie de sang[2]. Dans des chaudières, pour y être échaudés avec des morceaux d'oie et de perroquet, étaient quelques-uns des membres de ce jeune homme; les autres, piqués sur des broches, étaient disposés pour être rôtis. La reine des cannibales, accompagnée de son fils et de six hommes, revenait de la chasse, montée sur un canot. Elle fut saisie par nos hommes, mais ils ne purent prendre aucun autre indigène. Trente de ceux qui étaient gardés par les cannibales, comme nous gardons les veaux dans les étables pour être mangés, furent recueillis par les Espagnols[3]. Ils avaient été faits prisonniers dans les îles voisines. Ils donnèrent beaucoup de détails que vous apprendrez quelque jour... Portez-vous bien et prenez garde de ne pas faire naufrage au milieu des tempêtes de l'heure présente.

Alcala, 5 décembre 1494.

(Lettre 146, p. 80-81.)

X

A mon ami Pomponio Lœti si remarquable par son érudition.

Vous avez sauté de bonheur et vous n'avez pu retenir des larmes de joie, lorsque vous avez reçu les lettres par lesquelles je vous confirmais la nouvelle de la découverte du monde jusqu'alors caché des antipodes. Par votre réponse, j'ai compris quelle avait été votre émotion. Vos impressions et votre jugement ont été ceux qui convenaient à un homme aussi savant, aussi érudit que vous l'êtes. Y a-t-il, en effet, une nourriture qui soit plus agréable à des esprits d'élite ? Connaissez-vous un assaisonnement plus suave ? Je ne le crois pas, si j'en juge par moi-même. Il me semble que j'éprouve les sentiments d'un bienheureux lorsque je peux m'entretenir avec l'un ou l'autre de ceux qui revien-

1. Oviedo (*ouv. cité* liv. VI) décrit ces maisons faites de bois, de cannes, et couvertes de bois et de feuillage. Au milieu des maisons, dont le toit était en pointe, il y avait un poteau, qui touchait au sommet, et auquel on attachait toutes les pointes des perches, à la façon d'un pavillon. Les maisons des caciques et notables étaient plus grandes.

2. Voir dans le récit du second voyage de Colomb l'arrivée des Espagnols à la Guadeloupe.

3. Americ Vespuce s'exprime ainsi dans son deuxième voyage: « Les prisonniers de guerre sont conservés non pour être tués, mais pour servir de nourriture ; car ils se mangent entre eux : les vainqueurs dévorent les vaincus et la chair humaine leur est d'un usage commun. Soyez persuadé de la vérité de cette assertion. Pour ma part j'ai connu un homme et causé avec lui qui se vantait d'avoir goûté à plus de trois cents cadavres humains. De plus, j'ai séjourné vingt-sept jours dans une ville dans les maisons de laquelle j'ai vu de la viande humaine salée suspendue à des poutres, de même que chez nous nous avons l'habitude de suspendre du lard et de la chair de truie. Il y a mieux. Les sauvages s'étonnent de ce que nous ne mangions pas nos ennemis et ne nous nourrissions pas de leur chair qu'ils prétendent très savoureuse. »

nent du Nouveau Monde et qui ont su faire des observations. Cherchez par tous les moyens à augmenter vos richesses, pauvres avares ! Livrez-vous à vos passions, débauchés ! Nous, nous descendrons en nous-mêmes et, après avoir tout d'abord rendu hommage à Dieu, le récit de ces découvertes nous charmera. Vous les connaîtrez, pour peu que vous consentiez à vous adresser à mes amis. les évêques de Braga et de Pampelune. Ce sont mes correspondants habituels, Ascanio a cessé de l'être depuis que je le vois battu par des tempêtes variées[1], et préoccupé par de graves soucis.

Arrivons à notre sujet. Dans son premier voyage, Colomb, capitaine de l'Océan Indien, ce que les Espagnols nomment amiral, avait laissé à Hispaniola, dans le royaume de Guadcanarillo[2], un souverain qui n'avait pas de vêtements, trente-huit de ses compagnons[3]. Ils devaient jusqu'à son retour explorer le pays. Quand il revint, il les trouva tous tués. Le petit fort qu'il leur avait construit pour les loger et les abriter, avait été ruiné et brûlé, les fossés étaient comblés. Guadcanarillo[4] s'était enfui quand les nôtres arrivèrent. On finit par le trouver et on le força à rendre compte des hommes qui avaient été confiés à sa garde. Il accusa un roi des montagnes, Cannaboa : c'était un puissant souverain qui avait envahi son propre royaume pour le punir d'avoir donné l'hospitalité aux Espagnols. C'était bien malgré lui qu'ils avaient été tués. Tel fut le récit qu'il nous fit les larmes aux yeux, et en accablant d'invectives ce Cannaboa, autant du moins qu'on put le conjecturer par ses signes. L'amiral Colomb, pour ne pas effrayer les insulaires, jugea prudent de dissimuler son ressentiment et de remettre à d'autres temps la punition de cette offense.

Les Espagnols qui sont revenus avec les navires dont j'ai parlé plus haut[5] racontent des merveilles sur la fertilité de ce pays, sur leurs espérances d'en découvrir plusieurs autres, sur la douceur de la température (pourtant ces contrées sont très rapprochées du tropique du Cancer, et presque toute l'année la nuit est aussi longue que le jour), sur les mœurs dignes de l'âge d'or des insulaires, et sur leurs usages. Colomb m'a écrit dernièrement une lettre[6] pour

1. Allusion à la chute de la dynastie des Sforza renversés par les Français sous Charles VIII : c'est une preuve du peu de caractère de P. Martyr.

2. WASHINGTON IRVING, *Vie de Christophe Colomb*, liv. IV, chap. IX, et liv. VI, chap. IV.

3. Ces trente-huit compagnons qui avaient abusé de la supériorité de leurs armes pour opprimer les Indiens commandés par Cannaboa furent tous massacrés. Ils étaient sous les ordres d'un certain Arana.

4. Tous les détails relatifs à Guadcanarillo sont donnés par le docteur Chanca, dans la relation du second voyage de Colomb. Voir NAVARRETTE, t. I, p. 302 et suivantes.

5. Telle ne fut pas l'impression unanime. Les Espagnols étaient tristes et irrités contre Colomb. A leur arrivée, ils se répandirent en malédictions contre l'amiral. Où étaient ces trésors qu'on leur avait promis ? ils revenaient pauvres, maladifs, n'ayant à raconter que des épreuves, des dangers et des guerres soutenues contre les insulaires. Colomb essaie de ranimer l'enthousiasme public : en vain, il vante la découverte des mines d'or trouvées dans la partie méridionale d'Hispaniola. Les populations commencent à regarder avec dérision l'homme que, quatre mois auparavant, elles avaient honoré comme un demi-dieu.

6. Cette lettre est perdue. On sait que Colomb lui en adressa plusieurs autres. Témoignage explicite de Las Casas : « Martyr lo pudo muy bien saber del mismo almirante, como supo mucho de lo que escribio. »

m'apprendre qu'il avait fondé une ville[1] et qu'il commençait à confier nos productions à la terre et à acclimater nos animaux. A quoi bon admirer désormais les Saturne, les Cérès et les Triptolème pour avoir appris des inventions nouvelles aux hommes ; les Phéniciens pour avoir fondé Sidon et Tyr ; les Tyriens eux-mêmes pour avoir émigré dans des pays inconnus, pour avoir colonisé des régions étrangères, fondé des villes nouvelles, civilisé des peuples nouveaux ?

Ces indigènes sont étonnés du bruit de nos trompettes[2] et de nos tambours. Nos canons les stupéfient ; l'attitude, la course et le harnachement de nos chevaux les frappent d'admiration. L'examen de tout ce qui nous appartient les jette dans une surprise muette. Ils restent bouche béante à notre vue. A les en croire, nous descendons du ciel, mais nous avons commencé à passer pour de vrais dieux quand ils virent entre nos mains les sept cannibales et leur reine que nos hommes avaient capturés sur leur route[3]. Même liés, ils ne les regardaient qu'en tremblant, avec épouvante, et n'osaient pas les considérer de face.

L'île d'Hispaniola ressemble par sa forme à une feuille de châtaignier. On dit qu'elle est située par 26° et 19° de latitude septentrionale, qu'elle s'allonge de l'orient à l'occident, et qu'elle a 19° de longueur. D'après les calculs des mathématiciens, elle est à 49° de Cadix dans la direction de l'occident.

Contentez-vous de ces quelques détails. Vous en aurez davantage plus tard. Portez-vous bien. Je vous écris non pas quand arrivent les événements, mais quand je les fais sortir de mon officine pour vous les transmettre.

Le 29 décembre 1493[4].

(Lettre 152, p. 84-85.)

XI

A mon cher ami Pomponio Lœti, à ce savant si remarquable par son érudition.

Vous désirez, mon très cher ami Pomponio, de plus nombreux détails et des descriptions plus précises sur le nouveau monde. Non seulement j'exécute vos

1. La ville fondée est probablement Isabelle à Hispaniola. (Cf. Irving, liv. VI, ch. I.

2. L'impression ressentie par tous les sauvages à la vue des Européens est considérable. Cf. première lettre de Colomb (vendredi 12 octobre). Cf. GAFFAREL. *Histoire de la Floride française.* — Fernand Cortez arrivant au Mexique, — Cf. *Journal des voyages de Colomb,* premier voyage (13 décembre).

3. En effet, les Antilles étaient ravagées par les Caraïbes et les indigènes étaient heureux de voir leurs ennemis entre les mains des Européens.

4. On peut être surpris de la date de cette lettre, quand on se rappelle que Colomb ne partit pour son deuxième voyage que le 25 septembre 1493 et qu'il n'arriva près des ruines du fort Navidad que le 27 novembre de la même année. Il est donc peu probable que Pierre Martyr ait eu de ses nouvelles dès le 29 décembre 1493. En effet Antonio Torres, qui devait porter les premières dépêches de Colomb, ne partit d'Hispaniola que le 2 février 1494 et n'arriva à Cadix que le 16 mars 1494. Donc on s'est trompé d'année en rangeant la correspondance de Pierre Martyr et la lettre à Pomponio doit être de décembre 1494 et non de décembre 1493. Ce qui le prouverait encore, c'est que, dans la lettre 156, datée d'Alcala (janvier 1495), il est question « d'une lettre écrite il y a peu de jours, qu'on croit interceptée, et qui renferme l'indication de la position astronomique d'Hispaniola. » Or, cette position est consignée dans la présente lettre 152 qui, par conséquent, aurait été écrite à la fin de 1494.

ordres, illustre savant, mais je vais au devant de vos vœux. Que désirez-vous ? la distance des lieux ? les degrés de longitude et de latitude ? la nature du sol ? les mœurs des indigènes ? Il y a quelques jours à peine je vous ai adressé une lettre à ce sujet[1], mais, je le vois bien, elle a été interceptée, ou du moins, si elle est arrivée à bon port, vous ne l'avez reçue qu'après m'avoir écrit. Je reviendrai donc rapidement sur ce que je vous mandais. Hispaniola, vous écrivais-je, a 19° de longueur ; elle est, à ce que l'on raconte, à 49° à l'ouest de Cadix, mais n'est pas directement située à l'occident de cette ville. A Cadix, en effet, le pôle arctique s'élève à un peu moins de 36°, tandis que, pour ces insulaires, il est dans la partie méridionale de leur pays à 21° et dans la partie septentrionale à 26°. Pourtant, on n'est pas bien d'accord sur ces différents chiffres. Il faut attribuer ces différences aux mouvements de l'étoile polaire. Les uns, en effet, les exagèrent et les autres les diminuent.

Ce pays est extrêmement fertile. J'ai décrit ailleurs[2] la variété de ses productions précieuses. Les indigènes préfèrent à notre pain de farine leur pain de racines[3], parce qu'il est d'un meilleur goût et se digère plus facilement, mais ils mangent de l'un et de l'autre. A les en croire, le jour est pendant presque toute l'année aussi long que la nuit, ce qui s'explique par leur position sur la sphère terrestre. Les chaleurs ne sont point trop fortes, et l'hiver est inconnu. La cause doit en être reportée aux pluies qui tombent très abondamment. Si ces pluies ne tombaient pas, ils souffriraient extrêmement de la chaleur, car ils sont très rapprochés de l'équateur.

Les arbres sont bien fournis et très élevés. Les pâturages sont si épais et les herbes si fortes qu'on ne peut s'y frayer un passage ni à pied ni à cheval. Nos bestiaux y acquièrent des proportions plus considérables et grossissent beaucoup plus vite à cause de l'abondance et de la qualité des herbages[4]. Les produits de nos jardins et toutes les plantes qu'on a portées chez eux poussent avec une prodigieuse rapidité. Courges, melons, concombres et autres légumes, semés en graines, peuvent être mangés au bout du trente-sixième jour ; les laitues, raiforts et autres herbes de ce genre, dans la quinzaine[5]. On a planté des vignes et récolté des raisins dès la deuxième année. Les cannes dont on extrait le sucre grandissent d'une coudée en vingt jours.

Chaque province a ses rois. Leurs maisons sont de forme sphérique, elles sont soutenues par diverses poutres, recouvertes de feuilles de palmier ou de certaines herbes entrelacées qui les protègent de la pluie. Ils n'ont pas de fer ; c'est avec des pierres empruntées aux cours d'eau qu'ils fabriquent leurs instruments. Leurs lits sont suspendus et attachés par des cordes aux poutres qui soutiennent le plafond. Les cordes sont tressées avec un arbre dont les racines

1. Allusion à la lettre X.
2. Allusion à l'ouvrage auquel travaillait Martyr, *De orbe novo*, ou rappel de lettres antérieures.
3. C'est le *manioc* (Voir lettre II).
4. Le docteur Roulin (*Histoire naturelle et souvenirs de voyage*) a donné de curieux détails sur l'acclimatation en Amérique des animaux domestiques d'Europe (Cf. Académie des sciences savants étrangers, VI[e] volume).
5. En effet la plupart des plantes et des animaux d'Europe se sont facilement acclimatés en Amérique. Martyr, dans la relation qu'il a donnée du second voyage de Colomb, répète à peu près textuellement le même passage.

renferment du coton[1]; on a vu certaines herbes plus résistantes que la sparte[2]. On m'appelle au palais et le courrier va partir. Pardonnez ma brièveté et par conséquent mon obscurité. Portez-vous bien.

Alcala, le 10 janvier 1495.

(Lettre 156, p. 88.)

XII

A l'archevêque de Grenade.

..... Chaque jour nous arrivent des nouvelles du pays des antipodes. C'est une accumulation de prodiges ! Je ne vous parlerai pas des richesses qui vous importent peu, mais nous espérons que plusieurs milliers d'indigènes se convertiront au christianisme[3]. Je termine par cette bonne nouvelle. Portez-vous bien. Nous sommes encore à Alcala, mais, sous peu de jours, nous partirons pour Burgos.

15 janvier 1495.

(Lettre 158, p. 89.)

XIII

A Bernard de Caravajal, cardinal de Plaisance en Espagne[4].

Ascanio, et tant qu'il vécut Archibald, cardinal de Milan, étaient mes correspondants. Ils ont cessé de l'être, l'un parce qu'il est mort, l'autre parce qu'il l'a bien voulu, depuis qu'il a fait venir les Gaulois en Italie, et a tout perdu : dignités, fortune, esprit. Je me suis alors adressé à un héros dans une autre genre, Pomponio Lœti, et à mes élèves, les évêques de Braga et de Pampelune. Tant que je résidai à la cour, c'est à eux que j'envoyai les nouvelles qui nous

1. Voir lettre IX. Martyr appelle cet arbre gossampium. C'est sans doute une sorte d'osier, ce qu'Oviedo nomme le *bexuco*.
2. Cf. Léry, *op. cit.* t. II ch. XVIII, p. 97.
3. La conversion des indigènes fut en effet une des grandes préoccupations des rois d'Espagne et des premiers découvreurs. Par le traité de Grenade, il avait été formelsement décidé que tous les peuples que l'on découvrirait seraient convertis au catholicisme, Dans le deuxième voyage, il y eut des prêtres qui prirent part à l'expédition. (Cf. IRVING, I, 360). Le P. Fita a lu au Congrès américaniste de Madrid un travail intéressant sur Boïl, l'un des premiers apôtres de l'Amérique. — Voir surtout la collection des bulles pontificales relatives à l'Amérique, qui ont été recueillies par le père Hernaez, ACOSTA, *de promulgatione evangelii apud barbaros*, et PHILOPONUS, *Nova typis transacta navigatio*, etc., 1621.
4. Frère de Garcia Lopez, évêque de Carthagène, théologien fort réputé, nommé cardinal par Alexandre VI. Martyr en fait un grand éloge dans sa lettre 154 (p. 86), il le considère même comme un candidat éventuel à la papauté. Ce nouveau correspondant n'était peut-être pas celui qu'aurait choisi Martyr. Il s'excusa dans une curieuse lettre à son ami Pomponio (Cf. lettre 169, p. 96. Burgos, de décembre 1496) d'adresser dorénavant ses lettres au cardinal : « C'est une loi de la nature que les petits poissons, s'ils n'évitent la rencontre des gros, soient dévorés par eux. Voici que s'est jeté à la traverse, piqué sans doute par la jalousie, un illustre espagnol, Bernard de Caravajal, décoré de la pourpre romaine. Il m'a demandé par lettre de lui adresser les lettres que j'envoyais à mes amis. Je n'ai pas pu ne pas déférer aux désirs de ce puissant personnage. Aussi bien, il m'a promis de vous communiquer à vous et à mes chers amis, les évêques de Braga et de Pampelune, tout ce que je lui écrirai. C'est un savant. Il est orné de toutes les vertus : il tiendra sa parole. »

arrivaient du pays des antipodes. C'est à vous maintenant que j'adresserai de fréquentes missives, tant que vous n'aurez pas à la cour royale d'autre représentant, mais à condition que vous en ferez part à mes anciens correspondants. Aussi bien, réclamez leur tout ce que je leur ai déjà écrit. Car rien ne me répugne autant que de répéter ce que j'ai déjà écrit. Au sujet des récentes découvertes, voici les informations du jour. En effet, pour les affaires d'Espagne, elles présentent en ce moment si peu d'intérêt que je ne veux pas perdre mon temps à les rapporter, ni fatiguer vos oreilles par de vaines et mesquines rumeurs. On a envoyé différents capitaines[1] aux diverses contrées de l'autre hémisphère. Vous connaîtrez par moi, si Dieu me prête vie, le résultat de leurs explorations... Portez-vous bien.

Saragosse, le 11 juin 1495.

(Lettre 160, p. 90.)

XIV

A Bernard, illustre cardinal espagnol.

Vous avez promis de vous mettre au courant des nouvelles que j'ai adressées à mon illustre ami Pomponio Lœti, et aux évêques de Braga et de Pampelune. mes anciens auditeurs... Vous me faites savoir que vous avez lu ce que je leur avais écrit au sujet du nouveau monde. Abordons aujourd'hui d'autres rivages et parcourons de nouveaux pays.

L'amiral Colomb a quitté Hispaniola; cet illustre découvreur pense qu'elle correspond à l'Ophir où Salomon récoltait de l'or[2]. D'Hispaniola, il s'est dirigé vers une autre région située à l'occident, et dont l'extrémité n'est pas très éloignée du point le plus reculé d'Hispaniola. Cette région que les indigènes nomment *Cuba*, s'avance en forme de coin, sur une largeur de 70 000 pas[3]. Colomb en a longé la côte méridionale, il ne l'a pas perdue de vue pendant soixante-

1. Colomb avait soulevé bien des haines, et ses découvertes avaient allumé bien des convoitises. Sur les instances de Vincent Yanes Pinçon et d'autres voyageurs qui offraient d'entreprendre à leurs risques et périls les voyages en Amérique, la cour se décida (10 avril 1495) à donner à tout sujet du royaume l'autorisation de s'établir à Hispaniola, moyennant certaines conditions (départ de Cadix, inspection d'officiers nommés par la couronne, deux tiers de l'or trouvé abandonnés à la couronne, etc.), et de faire à ses frais des voyages de découverte. Colomb se plaignit de cette autorisation comme d'une infraction à ses privilèges, mais on ne l'écouta seulement pas. Un des capitaines auxquels faisait allusion Martyr se nommait Jean Aguado.

2. Les Saintes Écritures parlent de deux pays mystérieux, Ophir et Tarsis, dans lesquels certains commentateurs ont cru très à tort retrouver l'Amérique. Où donc est Ophir ? Jamais problème géographique ne reçut de solutions si variées. Les uns, se fondant sur la version des Septante qui prend Ophir pour Sophir se prononcent pour l'Inde, puisque Sophir est le nom copte de l'Inde. Calmet place Ophir en Arménie, de Hardt en Phrygie et Oldermann en Ibérie. Le savant géographe du XVIe siècle, Ortelius, indique Ophir à la place d'Haïti et du Pérou dans celle de ses cartes qu'il appelle *Geographia sacra*, mais les arguments de ceux qui croient à la similitude d'Ophir et de l'Amérique ne sont pas sérieux (Cf. ACOSTA, trad. Regnault, 27-28).

3. Colomb crut d'abord que Cuba appartenait à l'île de Cipangu, c'est-à-dire au Japon. Il ne s'aperçut qu'à son troisième voyage que Cuba était une île. Cf. LA PEZUELA, *Diccionario geografico estatistico historico de la isla de Cuba*. Madrid, 1863, 2 vol. in-4°.

dix jours. Il me l'a écrit dès son retour à Hispaniola. C'est, en effet, dans cette île, qu'il s'est arrêté et a envoyé un message à vos souverains pour les informer de son retour. D'après sa lettre, les rivages de Cuba se courberaient si fortement dans la direction du midi, qu'il s'est à certains moments trouvé tout près de l'équinoxe. A sa gauche, il a vu un nombre immense d'îles[1]. Sur les rivages de la grande terre, tombent à la mer des fleuves d'aspects différents. Les uns sont froids, les autres brûlants, la plupart d'entre eux roulent des eaux douces, d'autres ont une saveur particulière. Presque tous sont fort poissonneux. De loin en loin, on rencontre des coquillages qui fournissent des perles. Colomb raconte encore qu'il a traversé des mers où grouillaient, pour ainsi dire, d'énormes tortues[2]. Tantôt, il a dû se frayer un chemin à travers des flots boueux ou plus blancs que le lait[3], tantôt à travers les remous impétueux[4] que formaient les îles en se rapprochant les unes des autres. D'autres fois, il s'est trouvé comme au milieu d'eaux troubles et marécageuses. Il pense avoir parcouru dans l'hémisphère inférieur la plus grande partie de l'univers encore inconnu et il croit être séparé de la *Chersonèse d'or*[5], cette limite extrême de l'orient, par un espace moindre que celui que parcourt le soleil en deux heures de son cours quotidien.

Vous n'ignorez pas, en effet, puisque vous êtes au courant de toutes les sciences, révérendissime cardinal, qu'on a toujours estimé comme inconnu tout l'espace qui, dans l'hémisphère opposé au nôtre, sépare notre Cadix de la Chersonèse d'or. C'est ce pays que l'illustre amiral Colomb se vante d'avoir révélé à l'humanité, et d'avoir découvert par son industrie et ses travaux. D'après lui, il toucherait à l'Inde Gangétique. Aristote, en effet, dans son *Traité sur le Ciel et le monde*, a écrit que les rivages de l'Espagne n'étaient pas à une grande distance de ceux de l'Inde. Sénèque et divers auteurs ont été du même avis[6]. Colomb rapporte que la contrée qu'il a reconnue abonde en ports (en forme de faux) ; elle est remplie à l'intérieur d'animaux gigantesques, si du moins on en juge par les empreintes remarquées sur le sable des rivages par ceux qui descendirent à terre[7]. Du haut des vaisseaux on entendait pendant la nuit d'affreux mugissements qui confirmaient ces suppositions. Grâce à ses interprètes indigènes, dont la langue se rapprochait des idiomes parlés sur cette terre, Colomb a su qu'elle se prolongeait indéfiniment. Aussi n'hésita-t-il pas à conclure que c'était un continent[8]. Pourtant les habitants sont aussi nus que ceux des îles précédemment découvertes. Il a fait diverses descentes, mais sans jamais s'arrêter, comme le lui avaient recommandé les souverains. Il est rentré à Hispaniola et c'est de là qu'il a écrit pour annoncer son retour et

1. C'est l'archipel des Caymans et des Pinos.
2. Cf. ORBIGNY, *Histoire naturelle*, sur les tortues des Antilles.
3. C'est le phénomène de la mer phosphorescente.
4. Particulièrement dans l'archipel situé près de Cuba et appelé « les Jardins de la Reine. » Cf. IRVING, liv. VII. ch. III, p. 137.
5. Chersonèse d'or ou Chrysé, pays de l'Inde où les anciens supposaient beaucoup de mines d'or; sans doute le Delta formé par l'Iraouaddy, à son embouchure au pays actuel de Pégu (empire birman).
6. Voir plus haut, lettre IV.
7. C'est une exagération.
8. C'est une erreur : il s'agit de Cuba.

rendre compte avec plus de détail de ses découvertes[1]. Ne manquez pas de faire part de ces nouvelles à mes amis, et portez-vous bien.

Tortose, 9 août 1495.

(Lettre 164, p. 92-93)

XV

Au cardinal Bernard de Caravajal.

..... L'amiral Colomb[2] notre ami est revenu du nouveau monde. Il nous a donné quelques détails sur les pays qu'il a parcourus. Il sont situés au midi, au sixième degré au nord de l'équinoxe. Presque tous sont riches en perles orientales. L'amiral pense que ces contrées sont le prolongement et la suite de Cuba, ou pour être plus exact, qu'elles appartiennent ainsi que Cuba au continent de l'Inde Gangétique. Il a navigué plusieurs jours le long de ces rivages, et, comme preuve de son assertion, déclare qu'il n'en a vu nulle part le terme ni la fin. Les indigènes qui sont très nombreux nomment eux-mêmes cette terre Paria[3]. Ils mangent, entre autres aliments, la chair des coquillages, dont ils ont au préalable, enlevé les perles.

..... Ce qui surtout fit supposer aux Espagnols que cette terre était un continent, c'est que les forêts étaient peuplées par toutes sortes d'animaux semblables aux nôtres, tels que cerfs, sangliers, et autres du même genre, et aussi par des oiseaux, tels que des oies, des canards et des paons, mais ces derniers n'avaient pas de plumage multicolore et les femelles différaient peu des mâles. Les indigènes sont de fort habiles chasseurs. Ils tuent à coups de flèches et sans peine n'importe quel animal. Ils échangent volontiers leurs perles contre des sonnettes, des morceaux de verre et autres bagatelles de cette espèce. Ils faisaient comprendre par gestes que, si les Espagnols promettaient de revenir, ils ramasseraient pour eux une quantité de perles. Vous trouverez ces détails racontés tout au long dans les livres que je prépare au sujet de ces découvertes. Passons maintenant à d'autres sujets... Portez-vous bien.

Burgos, octobre 1496.

(Lettre 168, p. 96.)

1. (Cf. NAVARRETE, I, 373.) Memorial que para los Reyes catolicos dio el Amirante don Cristobal Colon en la ciudad Isabela a 30 de Enero de 1494 à Antonio de Torres, sobre el suceso de su segundo viaje a las Indias; y al final de cada capitulo la respuesta de sus Altezas.

2. Colomb, parti d'Haïti le 10 mars 1496, n'était arrivé à Cadix que le 11 juin, après une traversée fort pénible.

3. La nouvelle de la découverte du Paria n'arriva en Espagne, par cinq navires expédiés d'Haïti, que dans les derniers jours de décembre 1498. La date assignée à la présente lettre par l'éditeur est donc fausse. Il est probable que deux lettres ont été réunies en une seule (Voir IRVING, troisième voyage de Colomb, liv. X, § 2.)

XVI

A son cher Pomponio, au sujet des superstitions des insulaires [1].

Ouvrez les oreilles, mon doux ami Pomponio. Vous avez lu, du moins je le pense, tout ce qui, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, a été écrit sur les diverses cérémonies dont on honore les dieux ; ne vous vantez pas cependant d'avoir tout vu. Écoutez ce que racontent les insulaires d'Hispaniola, ces hommes qui n'ont pas de vêtements. Les Espagnols ont longtemps séjourné dans leur île avant d'avoir pu comprendre s'ils avaient d'autre croyance que la croyance en Dieu. Conformément aux instructions de l'amiral Colomb, un certain ermite (comme le nomme le vulgaire) Raymond a eu plusieurs entretiens familiers avec les principaux du pays; il cherchait à leur enseigner notre religion et voulait les mettre au courant de nos usages. Voici ce qu'il a observé : la plupart d'entre eux rendent hommage à diverses cavernes [2], des profondeurs desquelles sont sortis le soleil et la lune. Ils en sont du moins persuadés et croient que rien n'est plus vrai. D'autres, au contraire, honorent grandement une petite courge; parce que, d'après leurs récits, c'est de cette courge que serait sortie la mer avec la multitude de poissons qu'elle renferme. Les flots qui en jaillirent convertirent cette terre, qui jadis était un continent, en une multitude d'îles, celles qui existent de nos jours; car le déluge d'eau qui sortit de cette courge combla les vallées et emporta tout, hommes et animaux dans sa course furieuse [3].

D'autres insulaires tiennent en haute estime des colliers d'airain que leurs rois suspendent à leurs poitrines. Ces colliers avaient été donnés au premier de leurs souverains par une belle femme que ce prince aperçut au fond de la mer, et auprès de laquelle il descendit pour s'unir à elle.

Rien d'étrange comme leurs récits sur l'origine des hommes; ne se prétendent-ils pas issus de deux cavernes?

Je passe sous silence bien d'autres récits, car je ne veux pas m'embarrasser dans ces vieilles légendes qui m'égareraient. Vous pourrez les connaître dans les livres que je prépare sur ces belles découvertes. Portez vous bien.

Medina del Campo, 13 juin 1497.

(Lettre 177, p. 101.)

1. Sur les superstitions des Caraïbes on peut consulter Réville, *Religion des Caraïbes* (*Nouvelle Revue*, 1882). — Borde, *Histoire de l'île de la Trinidad*, 1er vol., § 3, p. 37-60. — Acosta, *De promulgatione Evangelii apud Barbaros*, etc.

2. D'après Descourtilz (*Voyages d'un naturaliste*), plusieurs de ces cavernes existent encore à Hispaniola. Parmi ces grottes on remarque celle de Dubeda près les Gonaïves, celle de la montagne de la Selle, voisine de Port au Prince, celle de Doubon, non loin du cap Français. Ce sont des excavations naturelles, éclairées par le sommet pour y laisser passer les premiers rayons du soleil. L'intérieur de ces grottes est tapissé d'idoles (zémies) gravées et incrustées dans le roc sous des formes bizarres et grossières.

3. Sur les traditions des indigènes relatives à l'origine de la mer et des îles, voir Romain Pane, *Nostra senora de Izamal*, cité par Brasseur de Bourbourg, traduction du Popol Vuh, p. 30-36. — Voir Cogolludo, *Hist. de Yucatan*, liv. IV, § 6. — Landa, trad. Brasseur, p. 61.

XVII

Au cardinal de Sainte-Croix[1].

Garcia Lopez votre frère est venu dernièrement me trouver au palais. C'est un homme remarquable et d'un grand esprit. S'il avait étudié les lettres latines, il aurait peut-être enlevé à Virgile sa couronne poétique. Il a composé des poèmes dans sa langue maternelle. Ils sont harmonieux, pleins de gravité, tout imprégnés de nobles pensées. J'ai fait sa connaissance avec plaisir. Je le tiens en haute estime, non pas seulement à cause de ses qualités personnelles, mais encore parce qu'il est votre frère. Lui, de son côté, paraît rechercher ma compagnie, d'abord parce qu'il comprend que je vous suis très dévoué, et aussi parce qu'il me communique toutes les productions de son génie et s'aperçoit que j'y prends goût.

J'avais écrit à Pomponio[2] que j'ai choisi comme héros à cause de ses vertus, et je lui avais donné quelques détails sur les superstitions ridicules des insulaires. Je sais qu'il vous en fera part. Apprenez pourtant sans plus tarder, comment une petite courge a produit la mer. Naïba[3], un roi de ces îles, avait perdu prématurément un fils qu'il chérissait. Il enferma ses cendres dans une petite courge, et, pour qu'elles ne fussent point souillées par la terre, les suspendit à un arbre de myrobolan. On raconte que, quelques mois après, pressé par le regret de son fils, et désirant voir ses cendres, il ouvrit la courge fixée à l'arbre. Éloignez-vous maintenant, illustre cardinal, ou sinon vous allez être dévoré par les monstres de la mer! De cette courge, en effet, sortit, avec une masse effroyable d'eau, une grande quantité de baleines et de grands

1. C'était Bernard de Caravajal, que le pape Alexandre VI avait fait cardinal sous le nom de Sainte-Croix, en 1493.

2. Allusion à la lettre précédente.

3. Un des témoins de la découverte, le frère Romain Pane, auteur d'une relation dont l'abbé Brasseur de Bourbourg a donné une traduction, à la suite de son édition de Landa, raconte ainsi, d'après les indigènes Haïtiens, la création du monde : « Il y avait un homme puissant, nommé Iaïa, lequel, ayant tué un fils unique qu'il avait, voulut l'ensevelir : mais ne sachant où le mettre, il l'enfonça dans une grande calebasse qu'il plaça ensuite au pied d'une montagne très élevée, située à peu de distance du lieu qu'il habitait; or il allait souvent la voir à cause de l'amour qu'il éprouvait pour son fils. Un jour, l'ayant ouverte, il en sortit des baleines et d'autres poissons forts grands; de quoi Iaïa, rempli d'épouvante, étant retourné chez lui, raconta à ses voisins ce qui était arrivé, disant que cette calebasse était remplie d'eau et de poissons à l'infini. Cette nouvelle s'étant divulguée, quatre frères jumeaux, désireux de poisson, s'en allèrent où était la calebasse; comme ils l'avaient prise en main pour l'ouvrir, Iaïa survint, et eux l'ayant aperçu, dans la crainte qu'ils eurent de lui, jetèrent par terre la calebasse. Celle-ci s'étant brisée à cause du grand poids qu'elle renfermait, la mer sortit par ses ruptures, et toute la plaine qu'on voyait s'étendre au loin, sans fin ni terme d'aucun côté, s'étant couverte d'eau, fut submergée : les montagnes seulement restèrent, à cause de leur élévation, à l'abri de cette immense inondation, et ainsi ils croient que ces montagnes sont les îles et les autres parties de la terre qui se voient dans le monde. »

poissons. Ce sont ces poissons qui ont peuplé les mers. Ce n'est pas tout: quatre jeunes gens, frères jumeaux, nés tous ensemble, désiraient des poissons. Ils avaient entendu parler du prodige. Ils profitèrent de l'absence du roi Naïba pour s'emparer de la courge qu'ils voulaient entr'ouvrir afin de voir les poissons en sortir; mais Naïba survint tout à coup, et, dans leur surprise, la courge échappa de leurs mains, et se brisa. Prenez garde aux flots qui vont vous engloutir. Montez aux Esquilies, si vous êtes à Rome, ou sinon le déluge vous atteindra. En effet, par les ouvertures de la courge s'échappent toutes les mers qui, de toutes ces terres réunies jusqu'alors en un seul continent, forment, en séparant les montagnes par des masses d'eau, les îles innombrables qui existent encore aujourd'hui. Tel est le singulier récit des insulaires relatif à la création de la mer sortie d'une courge et à la division du continent en nombreuses parties. Vous vous imaginiez peut-être que jusqu'alors aucune connaissance ne vous faisait défaut; vous vous trompiez. Il vous en manquait au moins une. Portez-vous bien.

A Medina del Campo, le 27 juillet 1497.

(Lettre 180, p. 102).

XVIII

A Pomponio Lœti.

J'ai l'intention, illustre Pomponio, de mettre dans la même balance votre érudition et celle de notre illustre cardinal Caravajal. Je lui ai dernièrement[1] écrit une lettre au sujet de la véritable création de la mer et des poissons, qui seraient issus de la petite courge de Naïba. Recevez aujourd'hui une autre lettre plus sérieuse, où il sera parlé de la zone torride et du cercle équinoxial.

Je crois vous avoir fait connaître avec assez de détails ce que les Castillans, sous la conduite du Génois Colomb, ont découvert dans la direction de l'Occident. Les Portugais se sont réservé de vous faire connaître le Midi, à vous, et aux autres savants[2]. Ce sont de bien remarquables explorateurs de nouveaux rivages. Ils ont exploré et parcouru de si vastes espaces, au prix de bien des dangers, qu'ils se sont avancés au delà de l'équateur, ont perdu de vue le pôle arctique, et se sont avancés dans la direction du pôle antarctique aussi loin qu'est éloigné du Nord le petit détroit de notre Méditerranée qui sépare Calpe d'Abila. Sur ce point tous les rapports sont unanimes. Le promontoire Prasum[3],

1. Allusion à la lettre précédente.

2. C'est au roi Jean II, à celui qu'Isabelle de Castille caractérisait si bien d'un mo en annonçant à sa cour que l'*homme* était mort, que sont dûs ces progrès nautiques. Instruit et persévérant, il doit être considéré comme le promoteur des grandes découvertes maritimes. C'est lui qui prépara le succès de l'expédition de Gama, en expédiant par terre divers explorateurs (Païva, Covilham) vers l'extrême Orient, et en réunissant tous les détails de géographie positive qu'on pouvait alors se procurer. — Voir la *Vie de Jean II*, par Garcia de Resende.

3. Nom ancien du cap Delgado ou du cap Brava.

tous les golfes de l'Atlantique, tous les caps qui s'avancent dans la mer, les Portugais [1] les ont doublés peu à peu dans les années précédentes, mais, jusqu'à ce qu'il fussent parvenus à une certaine pointe à laquelle ils ont donné le nom de cap de *Bonne-Espérance* [2], ils n'ont jamais osé s'éloigner des rivages du continent. Arrivés à ce cap, ils se laissèrent guider par des pilotes indigènes qui connaissaient bien ces parages, s'éloignèrent du rivage et n'hésitèrent pas à se lancer dans la haute mer à travers des syrtes marécageuses, encore bien mal connues. Ils marchaient droit à l'Orient, mais en s'élevant vers le Nord [3], ils arrivèrent enfin à ces régions d'où les aromates de toute espèce nous ont été depuis lors apportés. Calicut [4] est au nord de l'équateur à 12°, comme Méroë. Les pilotes les conduisirent à bon port. Calicut est une grande ville. Les maisons sont en pierre; c'est le port le plus considérable de la contrée. Les marchands d'Alexandrie et de toute l'Égypte, de Damas et du reste de la Syrie, ont toujours eu l'habitude de s'y rendre. Ils vont y chercher les aromates et les épices qu'ils échangent contre notre argent et nos produits.

Joyeux de leur découverte, les Portugais signent un traité avec le roi de Calicut et descendent à terre. Ils louent des maisons afin de commercer directement avec les indigènes; mais la jalousie, ce poison de tout le genre humain, rompit rapidement cette première alliance. Les négociants de Damas et d'Alexandrie pressentent que la concurrence portugaise nuit grandement à leur commerce. Ils excitent contre les nouveaux venus les habitants de Calicut, et ceux-ci, malgré leurs souverains, prennent les armes, attaquent à l'improviste la maison occupée par les Portugais, la prennent et massacrent jusqu'au dernier cinquante d'entre eux, qu'ils surprennent à terre. Au moins les victimes de ce guet-apens furent-elles en partie vengées. Les Portugais restés à bord

1. A propos des voyages des Portugais sur la côte africaine, consulter : RESENDE *Epitome rerum gestarum in India a Lusitanis.* — RAMUSIO, *Raccolte della navigationi.* — CASTANHEDA, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portuguezes.* — BARROS, *Asia.* — LAFITEAU, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais*, etc.

2. Vasco de Gama n'a doublé le cap de Bonne-Espérance que le 20 novembre 1497 : il est arrivé à Calicut le 18 mai 1498 et ne fut de retour en Portugal que le 19 juillet 1499. La lettre 181 annonce des événements qui sont arrivés neuf mois plus tard et dont on ne pouvait avoir connaissance en Espagne qu'en juillet 1499. Elle est donc ou interpolée ou altérée. Cette observation s'applique également et pour les mêmes motifs, aux lettres 185 et 202.

3. Sur l'expédition de Gama, voir la bibliographie du voyage dans Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 264.

4. Voici d'après ALVARO VELHO, l'auteur du *Roteiro da viagem que em descobrimento da India pelo cabo de Boa-Esperança fez dom Vasco de Gama*, quel était le commerce de Calicut : « C'est de cette terre de Calicut que viennent les épices qui se consomment au couchant, au levant et en Portugal, et même en toutes les autres provinces du monde. De ses propres récoltes cette ville obtient les épices dont les noms suivent : gingembre, poivre, cannelle... Les navires de Meca viennent se charger là d'épices et les transportent à Iadea (Djeddah)... De ce port, ils chargent de nouveau la marchandise sur des embarcations plus petites, et la transportent dans la mer Rouge, à un lieu situé près de Sainte-Catherine du mont Sinaï, que l'on appelle Tunz (Suez). Là ils payent également un autre droit. De ce lieu, les marchands transportent les épices à dos de chameaux, et les conduisent au Caire en dix jours.... de là à Rosette, puis à Alexandrie, où se rendent les galères de Venise et de Gênes. »

brisèrent à coups de canon et coulèrent la plupart des navires ancrés dans le port.

Je ne voudrais pas dépasser les bornes d'une lettre. Vous vous contenterez de ces quelques détails, Pomponio. Je vous raconterai ailleurs les autres événements et ils sont considérables. Vous les trouverez merveilleux, car ils sont nouveaux. Je ne veux pas vous rassasier en un seul repas. Qu'il me suffise de vous en avoir offert un abondant et bien servi. Que puis-je, en effet, mon cher Pomponio, vous présenter de plus agréable que de vous faire connaître ce que la nature a conservé caché jusqu'à l'époque où nous devions naître? Elle nous comble de ces mets suaves, de ces aliments exquis, tandis que l'antiquité, si elle n'en a pas été tout à fait privée, au moins a connu les rigueurs de la faim. Dorénavant, vous connaîtrez les deux antipodes, ceux de l'occident et ceux du pôle antarctique, comme nous connaissons notre propre maison. Que d'autres se passionnent pour la richesse, que d'autres convoitent des titres avec anxiété; nous, mon cher Pomponio, nous nourrissons notre esprit de ces aliments. Portez-vous bien.

Medina del Campo, 1er septembre 1497.

(Lettre 181, p. 102-103).

XIX

A Pomponio Lœti, illustre savant[1].

Les deux tropiques, la zone torride et le cercle équinoxial avaient été jusqu'à présent des pays fermés pour nous. Bien plus, au jugement de bien des érudits, ces pays n'avaient jamais été visités. Les Portugais nous les ont ouverts; je vous en ai informé ces jours passés. Je recherche et je ramasse avec grand soin, sans discontinuer, des notes à ce sujet, mon cher Pomponio. Ce ne sont pas les facilités qui me manquent pour mener à bonne fin cette entreprise : je suis, en effet, l'ami particulier de l'ambassadeur portugais qui réside ici, et je reçois de fréquentes visites de la part de ceux qui ont navigué dans ces parages. Voici un bref résumé des derniers événements. Je laisse à ceux qui en ont le loisir et à de plus éloquents le soin de narrer tout au long cette histoire.

Le roi de Portugal, Emmanuel, dès qu'il apprit le massacre de ses sujets[2], résolut d'équiper une flotte de vingt-trois navires, munis de forts canons et de soldats bien exercés. On appelle ce genre de navires des *caravelles*. L'escadre longe les côtes déjà connues de l'Afrique, les rivages immenses de l'Atlantique, elle traverse de vastes mers, passe à travers des îles innombrables, laisse de côté l'entrée de la mer Rouge et les portes ouvertes du golfe Persique, et arrive enfin dans l'Inde. Avant d'aborder à Calicut[3], les Portugais s'adressent à

1. Allusion à la lettre 18.
2. Allusion à l'assassinat de Correa et de ses compagnons laissés comme facteurs et représentants du Portugal à Calicut.
3. Pierre Martyr, ou du moins l'éditeur de sa correspondance, a confondu les évé-

deux souverains indigènes, ceux de Cochin et de Canenor, que, dans leur premier voyage, ils avaient déjà trouvés très hostiles au roi de Calicut et avec lesquels ils avaient contracté alliance. Ils s'entendent avec eux au sujet de l'attaque à diriger contre le roi de Calicut, se reposent de leurs fatigues et disposent tout pour le combat. Afin de grossir leur flotte, les Portugais prirent avec eux la plus grande partie des navires de Cochin et de Canenor. Les habitants de Calicut, de leur côté, avaient armé tous leurs vaisseaux. On part enfin pour Calicut. Les habitants de cette ville non seulement avaient résolu de se défendre, mais encore ils attaquent avec fureur, espérant détruire la flotte portugaise. Le combat est vivement disputé. Les pertes sont cruelles. Enfin, bien que comptant plus de 200 navires, la flotte de Calicut est vaincue. Leurs projectiles restaient impuissants contre les caravelles portugaises. Ils n'étaient lancés ni avec assez de force, ni avec assez de promptitude. L'armement de ces Indiens est fort défectueux. Est-ce parce que la grande chaleur les empêche de supporter le poids de leurs armes, est-ce plutôt que ces armes sont insuffisantes? Leur vaisseau amiral fut pris, ainsi que plusieurs autres et le reste de la flotte dispersé, sans parler de bon nombre de navires qui furent coulés. Ce furent surtout les vaisseaux des négociants de Syrie et d'Égypte qui furent maltraités.

Les Portugais ne se contentèrent pas de ce succès. Ils descendirent à terre, brûlèrent deux grandes villes qui dépendaient de Calicut, et, bien que peu nombreux, battirent une grande armée de Calicutains. La ville fut mise au pillage et les victimes du massacre furent de la sorte suffisamment vengées [2].

Il paraît, mon cher Pomponio, que ce peuple est à demi nu et n'a presque pas de forces. Il habite un pays situé sur le tropique du Cancer, à 2° de latitude arctique, dans le même parallèle que Méroë. Les indigènes ont, comme nous, des maisons bâties en pierre : ils aiment l'argent. En échange du poivre et des autres aromates que produit leur pays et que leur apportent les voisins, comme à un marché régulier, ils réclament des ducats d'or, et, autant que possible des ducats de Venise [3]. Ils ne veulent rien d'autre. Je vous écris tous ces détails, mon cher Pomponio, non point parce qu'ils sont arrivés, mais parce

nements. Cette lettre est datée de 1497, et c'est seulement le 9 mars 1500 que Cabral chargé par le roi Emmanuel de tenter une nouvelle expédition pour Calicut, partit pour le grand voyage, qui devait assurer au Portugal la possession du Brésil. Quant au voyage dont Martyr résume ici les principaux épisodes, ce ne peut être que le second voyage de Gama aux Indes, qui eut lieu du 10 février 1502 au 20 décembre 1503.

1. Les Portugais avaient en effet à solder un arriéré de vengeance contre ces marchands, leurs rivaux et leurs ennemis. Vasco de Gama avait déjà rencontré, le 3 octobre 1502, un vaisseau revenant de la Mecque, chargé de musulmans appartenant aux régions les plus diverses de l'Asie. Il se nommait le *Meeri*. La vieille haine des Portugais confondit ces mahométans sous le nom de Maures, et tous ces prétendus Maures périrent dans les supplices. De là des rancunes inexpiables, et de longues guerres entre Asiatiques et Portugais.

2. Voir le récit de Barros dans l'*Asia*.

3. Preuve de l'ancienneté et de la continuité des relations commerciales de Venise avec l'Orient. — Voir DARU, *Histoire de Venise*, t. III, liv. 19.

qu'ils me viennent à l'esprit. Prenez-les comme je vous les envoie, et contentez-vous-en, car, en ce moment, le moindre travail me fatigue.

Alcala, le 7 des ides de novembre 1497.

(Lettre 185, p. 105-106).

XX

Aux évêques de Braga et de Pampelune[1].

...Comme je ne veux pas vous avoir écrit pour rien, apprenez au sujet de nos insulaires quelques détails que vous communiquerez à notre ami Pomponio, s'il vous fait part de ce que je lui écris.

On a trouvé chez eux un nouveau genre d'idolâtrie. Vous avez peut-être vu, peints sur les murailles, des diables porteurs de cornes, fort endentés, pourvus de queues, aux mains crochues et la bouche ouverte; ce sont des épouvantails. Eh bien ! les insulaires avec du lin tissé fabriquent des idoles qui ressemblent, à s'y méprendre, à ces diables. Ils leur apparaissent pendant la nuit, et sont la cause de toutes les fautes qu'ils commettent. Ces idoles s'appellent des *Zèmes*[2]. C'est aux Zèmes qu'ils demandent les pluies, s'ils ont besoin de pluie, et du soleil, si le soleil leur fait défaut. Ce sont les Zèmes irrités qui lancent contre eux le tonnerre, la foudre et la grêle[3]. Les Bovites qui sont leurs prêtres, et qu'ils entourent de vénération, les engagent à se concilier les Zèmes par des présents. Il y a des Zèmes des deux sexes[4]... Vous m'en voulez, j'en suis bien sûr, vous qui désirez tous deux connaître toutes les singularités de notre nouveau monde. Fermez pour quelque temps votre bouche, mais sans cesser de vous bien porter.

Alcala, 5 avril 1498.

(Lettre 190, p. 109).

1. Carillo et Inghirami.
2. Ces simulacres existent encore dans les deux Amériques surtout dans la région de Titicaca. Quelques-uns se trouvent dans les collections : nous pouvons signaler celle du Musée américaniste de Madrid : nous y avons remarqué des crapauds ayant une tête à chaque extrémité des pattes, des figures monstrueuses en basalte représentant une tête, et une sorte de corps de poisson avec deux mamelles et une queue terminée en boule, des tortues en jade dont la tête est surmontée de protubérances globulaires et la carapace ornée de soleils, lunes et étoiles, des idoles en pierre noire dans la position d'un dogue reposant sur les jambes de derrière, etc. D'après Descourtilz (*Souvenirs d'un naturaliste*), « les Haïtiens faisaient ces génies de craie, de pierre ou de terre cuite. Ils les plaçaient à tous les coins de leurs maisons, ils en ornaient leurs principaux meubles, et ils s'en imprimaient l'image sur le corps. Les uns, selon eux, présidaient aux saisons, d'autres à la santé, ceux-ci à la chasse, ceux-là à la pêche, et chacun avait son culte et ses offrandes particulières. » — Cf. André Docy, *Antiquités de Cuba*. — Bamps, *Quatrième session du congrès américaniste*. Catalogue des antiquités : nos 1275, 1474, 1489, 1518.
3. Cf. Thevet, *Singularitez de la France antarctique*, ch. xxxvi, p. 172-179.
4. Ces génies ne représentaient que des divinités soumises au Dieu suprême. C'étaient des dieux sulbalternes et en quelque sorte les ministres d'un être souverain, unique, éternel, infini, tout-puissant, invisible.

XXI

Au très savant Pomponio Læti.

Nous sommes à Ocaña, mon cher Pomponio; c'est un bourg très illustre, éloigné de vingt milles de Tolède... Vous me demandez ce que l'on a appris sur le nouveau monde. Nos Castillans, suivant toujours la course du soleil, s'avancent chaque jour de plus en plus vers l'Occident... On trouve dans beaucoup d'endroits de l'or, des pierres précieuses, et surtout des perles. Quant aux Portugais, ils ont dépassé l'équateur et trouvé un autre pôle : ils continuent leur commerce d'aromates. Ils épuisent jusqu'à la moelle le roi de Calicut et les négociants d'Alexandrie et de Damas. Tous les navires de ce roi ou de ces négociants qu'ils découvrent en pleine mer, ils les attaquent, les prennent ou les coulent à coups de canon. Nous croyons que le soudan de Babylone[1] n'aura pas à se féliciter de cette guerre. Les Vénitiens de leur côté n'y gagnent pas grand'chose. Depuis longtemps, en effet, les Vénitiens tirent de grands profits des ports du Soudan et des bouches du Nil[2]. Ce sont ces profits qui les ont fait arriver à ce comble de prospérité où ils se trouvent aujourd'hui, et qui, vous ne l'ignorez pas, ont permis à leurs ancêtres d'étendre au loin leurs bras.

Notre cour imite les révolutions des astres : elle est un mouvement perpétuel. Demain, à ce qu'on raconte, nous irons dans une autre résidence. — Portez-vous bien.

Ocaña, 14 février 1499[3].

(Lettre 202, p. 116).

XXII

A Pomponio Læti[4].

...Vous me demandez quelque chose de nouveau au sujet de nos indigènes des îles de l'Atlantique. Voici quelques détails qui m'ont été dernièrement

1. C'est le sultan d'Égypte, le mameluck Bordjite Kansou qui régna de 1496 à 1516. Babylone n'est autre que le Caire; elle est ainsi désignée par tous les auteurs du moyen âge. Pierre Martyr lui-même, quand il fut envoyé en ambassade auprès de souverain, raconta l'histoire de sa mission dans un livre qu'il intitula *De Legatione Babylonica*.

2. La découverte de la route du cap de Bonne-Espérance ruina en effet le commerce des Vénitiens. Aussi bien ils ne se faisaient à cet égard aucune illusion. Voici comment le cardinal Bembo, dans sa fameuse *Histoire de Venise* (liv. VI), appréciait les conséquences de la découverte de Gama. « Petri Paschalici apud Emmanuelem Lusitaniæ regem legati litteris patrés certiores facti sunt regem illum per Mauritaniæ, Getuliæque Oceanum convertendis ex Arabia Indiaque mercibus itinera suis tentata sæpe navibus, demum explorata compertaque habuisse, navesque aliquot commissas pipere et cinnamo ejusque modi rebus onustas Olysipponem revertisse, itaque futurum ut ejus rei facultate Hispanis hominibus tradita nostri in posterum cives parcius angustiusque mercarentur, magnique illi probentur qui urbem opulentam reddidissent toti pœne terrarum orbi rebus Indicis tradendis civitatem deficerent. Eo nuntio accepto non parvam animi ægritudinem contraxerunt. »

3. Pour la date de cette lettre. même observation que pour les lettres 181 et 185.

4. Voir lettre XVI.

fournis sur eux. Je pense que vous n'avez pas encore utilisé ce que je vous écrivis, il y a quelques jours, sur les Bovites qui leur servent de prêtres et de médecins. Nos navigateurs nous ont appris que les rois de ces contrées ont à cœur de se faire instruire par les Bovites dans les secrets de la médecine. Tel était le désir des anciens rois et des sages d'autrefois [1]. C est au moins ce que nous lisons dans les ouvrages du temps passé [2].

Portez-vous bien.

Madrid, 12 mai 1499.

(Lettre 206, p. 118).

XXIII

A Lopez Hurtado de Mendoza, fils du comte de Tendilta [3].

... Vous me demandez ce qui se passe au nouveau monde. Chaque jour on découvre des pays plus étendus et l'on apprend à connaître les contrées jusqu'alors cachées. Le vaste continent que rencontrent les navigateurs à leur gauche, dans la direction du midi, quand ils sortent des colonnes d'Hercule, je l'ai suffisamment mentionné ailleurs [4]. J'ai même donné les noms de quelques-unes des parties de ce continent : ce sont par exemple les provinces de Paria, Curiana, Cuchibacoa, Cauhieta, Saturnia, Caubana, Uraba, Zaraboroa, Beragua et bien d'autres [5]. Les rivages de cette grande terre furent pour la première fois découverts par l'illustre Christophe Colomb [6]. Après lui, les Espagnols ses rivaux trouvèrent de nombreux fleuves, les uns grands, les autres petits, et de moyenne grandeur. Ils en rencontrèrent un entre autres d'une grandeur si extraordinaire qu'on a peine à croire qu'il en existe un semblable dans la nature [7]. Ils prétendent qu'il est large de quatre-vingts milles et que c'est un fleuve et non pas un golfe maritime, attendu que ses eaux sont douces, que sa pente est dirigée vers l'océan, qu'il est rempli d'îles et n'est sujet ni au flux ni au reflux.

1. Cf. Thevet, *Singularitez de la France antarctique*, édit. Gaffarel, p. 228-238.
2. Enorme lacune dans la correspondance de Martyr sur les affaires d'outre-mer. Il n'est pas fait mention des découvertes maritimes, même par allusion, du 12 mai 1499 au 18 décembre 1512.
3. Ce nouveau correspondant était le fils d'Inigo de Tendilla, protecteur de Martyr. Il devint marquis de Mondejar et vice-roi de Grenade.
4. Dans sa correspondance et surtout dans ses Décades.
5. Sur cette géographie primitive de l'Amérique, consulter : Thevet, *Cosmographie universelle et singularités de la France antarctique*. — Jomard, Recueil de cartes, *Planisphère de Henri II*.
6. Inexact. Sans parler des Scandinaves, des Basques, et de tous ceux qui abordèrent en Amérique avant Colomb, Cabot, dès 1497, avait découvert Terre Neuve et reconnu les côtes du continent américain de 36° au 38° de latitude septentrionale (Voir Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*), tandis que Colomb ne découvrit le continent de l'Amérique méridionale, à l'embouchure de l'Orénoque, que le 1er août 1498.
7. Sur la découverte de l'Amazone, consulter dans la publication de l'Hakluyt Society le volume édité par M. Markham (1859) : « *Expeditions into the Valley of the Amazons.* » Il se compose des trois relations de Gonzalve Tizane (1539-1442), d'Orellana (1540-1541) et d'Acuna (1639). — Voir également Manuel Rodriguez, *El Maranon y las Amazonas*, 1684, et surtout Spix et Martius, *Reise in Brasilien*, 1817-1820.

Plusieurs d'entre eux remontèrent ce fleuve sur leurs caravelles pendant quarante lieues. Les riverains ne voulaient pas d'abord entrer en relation avec eux, mais ils finirent par se faire bien venir des petits rois de la contrée, et grâce à des cadeaux réciproques, devinrent même bons amis. Les rois se nomment *Chiacones*. La dénomination indigène du fleuve est *Maragnon*[1]. La plupart des navigateurs placent son embouchure sous la ligne équinoxiale, d'autres au-delà. Tous s'accordent à reconnaître qu'arrivés dans ces parages, ils perdent de vue le pôle arctique.

La variété des langues[2] et des nations est très grande. Animaux, oiseaux, poissons et monstres y sont nombreux et divers. Les mœurs y sont étranges. On y remarque une grande abondance d'or et de perles. La plupart de ces pays sont traversés par la ligne équinoxiale, les uns en deçà, les autres au delà. Le plus grand nombre de ces provinces sont de véritables Champs-Élysées[3] : il en est au contraire d'autres dont le sol est stérile, sablonneux et infécond. Ici vivent des Caraïbes ou Cannibales, mangeurs de chair humaine[4], accueillant les étrangers à coup de flèches empoisonnées; là, des peuplades douces et hospitalières. Les arbres y sont couverts de feuilles et de prairies verdoyantes la plus grande partie de l'année. Le printemps et l'automne sont les seules saisons : on ne connaît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été. Tous ceux des indigènes qui habitent les collines ou les valllées des fleuves vivent heureux. On aperçoit à l'extrême horizon de hautes montagnes couvertes de neige[5]. Dans les profondes vallées, comme la rosée est absorbée par le soleil, la chaleur est extrême. D'ailleurs ces pays sont situés sous la ligne équinoxiale ou voisins de cette ligne.

Deux colonies avaient été destinées à ces régions : la première, dans le grand golfe d'Uraba, sous la direction d'Alonso de Hojeda[6]; la seconde, dans le Beragua, sous la direction de Diego Nicuesa. Ce dernier arriva en effet dans le Beragua avec une flotte de sept cents hommes et Hojeda parvint au golfe d'Uraba avec quatre cents compagnons. On lui avait donné pour l'accompagner l'illustre Juan de la Cosa[7], pilote très versé dans la connaissance de ces mers.

1. Ce fut Yanez Pinzon qui, lors de sa reconnaissance des côtes septentrionales du Brésil, en l'année 1500, signala le premier ce nom de Maragnon ou Maranâa. Ce nom existait donc à l'embouchure du fleuve, et ne rappelle nullement, comme on l'a prétendu, celui d'un Espagnol, compagnon de Pizarre ou d'Orellana. Il est encore usité aujourd'hui, mais restreint à la partie supérieure du fleuve.

2. En effet le nombre des langues américaines est très considérable. C. Duponceau, *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, 1838. M. Maisonneuve a commencé une collection linguistique américaine, qui ne paraît pas devoir être complétée de longtemps.

3. Les termes de cette description sont trop vagues pour être appliqués à une région déterminée de l'Amérique.

4. Voir la relation du premier voyage de Vespuce et d'Ojeda (Navarette).

5. Ce sont les Andes ou plutôt le massif de Sainte-Marthe, car, en 1513, on n'avait encore sur les Cordillères que des notions bien confuses.

6. Sur les voyages d'Ojeda et Nicuesa consulter : Washington Irving, *Les compagnons de Colomb*. — Gaffarel, *Balboa et la première traversée de l'isthme américain.*

7. Juan de la Cosa s'était efforcé de dissuader Ojeda de fonder un établissement dans un lieu habité par des peuplades féroces et armées de flèches empoisonnées. Il ne fut pas écouté, et périt après une héroïque résistance. Ojeda mourut dans la

La double expédition n'a pas réussi. Les trois chefs sont morts dans de fâcheuses circonstances et la plupart de leurs compagnons ont éprouvé bien des malheurs. Quelque jour, je publierai sur ces événements un ouvrage spécial. A mon sens, les anciens cosmographes n'ont rien raconté de plus intéressant et de plus extraordinaire.

Adieu.

A Valladolid, le 18 décembre 1513.

(Lettre 532, p. 291-292).

XXIV

A Louis Hurtado de Mendoza.

Nous avons reçu des nouvelles du nouveau monde. Vasco Nuñez de Balboa, grâce à ses partisans, et malgré les magistrats[1] qui avaient été désignés par le roi, a usurpé le commandement dans le Darien. Il a chassé le gouverneur Nicuesa[2] et jeté en prison le bachelier Enciso[3], délégué pour rendre la justice. Balboa a tenté une entreprise si grande et a si bien réussi à l'exécuter que non seulement il a obtenu le pardon de Sa Majesté pour cette usurpation de pouvoirs, mais encore a été revêtu de titres honorifiques. Les colons espagnols de la région avaient entendu dire qu'au delà des hautes montagnes dont ils apercevaient les sommets à l'horizon[4], existait une mer australe arrosant des pays riches en or et en perles, mais les souverains qui occupaient la région intermédiaire étaient résolus à défendre vaillamment leurs domaines. Aussi fallait-il, pour briser leur puissance, au moins mille soldats armés. Pedro Arias avait été désigné pour marcher à la tête de ces mille hommes et s'ouvrir un

misère malgré les services qu'il avait rendus, et Nicuesa, abandonné par Balboa, avec dix-sept de ses compagnons sur un brigantin avarié, et sans aucune ressource, disparut sans laisser de traces. Au moins a-t-on conservé un précieux document de Juan de la Cosa. C'est une carte manuscrite, le plus ancien monument de la cartographie américaine. L'original, qui a longtemps appartenu à Walkenaër, a été acheté par le gouvernement espagnol et nous avons eu l'heureuse fortune de pouvoir l'étudier à Madrid, lors de la quatrième session du congrès américaniste.

1. Ces magistrats étaient le bachelier Martin Fernandez Enciso et Nicuesa.

2. Sous prétexte que Santa Maria de la Antigoa était bâtie dans la limite du gouvernement de Nicuesa, et qu'Enciso, alcade major d'Ojeda, n'exerçait qu'une autorité usurpée, Balboa réussit en effet à lui enlever tout pouvoir et à se faire nommer en son lieu et place alcade provisoire.

3. Enciso, épargné par Balboa, était retourné en Espagne et avait réclamé contre l'usurpateur une vengeance éclatante. Balboa, afin de prévenir le mauvais effet de ces dénonciations, avait envoyé de ses partisans, Cayzedo et Colmenares, avec de magnifiques cadeaux et une lettre explicative. Le roi, qui d'abord avait résolu de sévir, consentit à laisser au Darien un homme aussi utile, mais il le mit sous les ordres d'un gouverneur général, Pedrarias. Quand arriva la nouvelle de la découverte de la mer du Sud, apportée par Arbolancho, Pedrarias était déjà parti, et le roi ne voulut pas encore revenir sur sa détermination et donner à Balboa la récompense qu'il méritait si bien.

4. Sur le grand voyage de découverte à travers les Andes : Consulter les ouvrages d'Oviedo, Herrera, Gomara, et la *Vie de Balboa* par Quintana.

chemin par le fer. Pendant que l'expédition se prépare en Espagne[1], que les soldats sont levés et armés, pendant que les navires sont équipés, Vasco Nuñez de Balboa essaie de tenter à lui seul l'entreprise. Il choisit parmi les colons du Darien cent quatre-vingt-dix compagnons[2] et se mit en marche aux calendes de septembre de l'année passée (1513). Moitié par violence, moitié par douceur et aussi par des distributions de présents, il soumit les rois, franchit les montagnes et salua la mer, enlevant ainsi à Pedro Arias et à ses compagnons l'honneur de l'entreprise et la gloire de l'exécution[3]. On écrit sur ce pays des merveilles. Dès qu'on saura quelque chose de certain, je vous tiendrai au courant...

Salut.

Valladolid, le 10 août 1514.

(Lettre 540, p. 296).

XXV

A Louis Hurtado de Mendoza

On nous écrit du Nouveau-Monde que la plupart des colons du Darien sont malades[4]. Ils se sont en effet établis sur la rive d'un fleuve marécageux, le Darien. Ils sont comme entourés de montagnes et très rapprochés de l'équateur. Sept degrés seulement les en séparent. Aussi reçoivent-ils, pour ainsi dire perpendiculairement, les rayons du soleil, et sont-ils exposés à toute la chaleur qui s'élève depuis le niveau de la mer jusqu'au sommet des montagnes. Si du moins ils s étaient établis sur le faîte ou sur les flancs de ces montagnes dans le voisinage d'une source fraîche ou d'un fleuve, là où aurait soufflé la brise ! car ces régions sont vraiment élyséennes quand elles regardent la mer. Ce fut le manque de ressources qui les obligea tout d'abord à s'arrêter dans ces parages : quand ils y abordèrent, ils trouvèrent un village riche, abondamment pourvu de ressources[5]. Ils en chassèrent par la force le souverain indigène, un certain Cemaco, s'emparèrent du village et ne songèrent même pas à changer l'emplacement de leur résidence.

Adieu.

Madrid, 31 décembre 1513[6].

(Lettre 545, p. 299).

1. Sur les préparatifs de l'expédition voir de Hérédia, préface de la traduction de Bernal Diaz.

2. Soixante-six hommes seulement signèrent le procès-verbal de la découverte. rédigé séance tenante, par le notaire royal Andrés de Valderrabano. Il est peu de lettres de noblesse plus authentiques et mieux méritées.

3. Dans une lettre au pape Léon X, Martyr s'exprimait ainsi : « L'Espagne n'aura plus besoin de creuser profondément la terre ou de fendre des montagnes pour y chercher de l'or. Elle en trouvera en abondance à la surface du sol ou dans le sable des rivières desséchées par les chaleurs de l'été. » Aussi bien le roi d'Espagne céda à l'entraînement général en donnant à la région le nom officiel de *Castille d'or*.

4. Sur la difficulté des débuts pour la colonie du Darien. consulter : W. Irving, *Compagnons de Colomb*, et Gaffarel, *Balboa*.

5. Tous ces détails sont rigoureusement exacts. Voir lettre adressée par Balboa au roi Ferdinand (20 janvier 1513), traduite par Gaffarel, *ouv. cit.*, p. 29-61.

6. La date de la lettre est sans doute inexacte. Il faut la reporter à l'année 1512,

XXVI

A Lopez Hurtado de Mendoza.

... On annonce du nouveau monde que Pedrarias[1] vient d'envoyer dans la mer Australe son familier Gaspar Morales avec mission de débarquer dans une île que Vasco Nuñez Balboa[2], le premier découvreur de cet océan, aperçut du rivage, mais qu'il ne put visiter à cause de la mauvaise saison de l'année. Les petits rois d'un continent voisin lui avaient affirmé que cette île produisait des perles en abondance. Morales[3] y alla, et soumit, malgré sa résistance, le roi de l'île. Il n'avait à sa disposition qu'une centaine d'hommes; mais qu'est-il besoin d'un grand effort contre un souverain sans défense, bien que courageux? Le roi de l'île finit par s'adoucir et reçut les Espagnols avec bienveillance. On dit que ses palais et ses maisons sont dignes d'un roi. L'île est fort riche. On y trouve en abondance des arbres et des céréales, ainsi que des animaux sauvages et des oiseaux. Les Espagnols rapportèrent de ce pays une perle grosse comme une noix ordinaire[4]. Ils la mirent à l'encan parmi les colons du Darien et l'un d'entre eux l'acheta 1200 castillans.

Portez-vous bien.

Aranda Doriana, le 8 avril 1515[5].

(Lettre 547, p. 300).

XXVII

Au marquis de Mondejar.

... J'ai appris de Rome une nouvelle qui a satisfait mon amour-propre. Elle m'a été transmise par mon fondé de pouvoirs, le licencié Martin de Aguinniga, natif d'Ordunna, en Cantabre, que j'entretiens à mes frais à Rome pour y

et surtout l'insérer dans la correspondance de Martyr avant la lettre précédente qui est bien de 1514.

1. Consulter : ANDAGOYA, *Relacion de los sucesos de Pedrarios Davila* (Navarette, III, 393-406).

2. Sans doute, les îles du golfe de Saint-Michel, signalées par Balboa dans son voyage de découverte, mais où il n'avait pu aborder à cause de la tempête.

3. Gaspar Morales, favori de Pedrarias, réussit en effet à visiter l'île Rica, et en rapporta des perles et de l'or, mais il massacra traîtreusement les Indiens qui l'avaient bien accueilli, et, par sa perfidie, rendit odieux les Espagnols. — Lire à ce propos la lettre de Balboa au roi Ferdinand datée du 16 octobre 1515.

4. Balboa dans sa lettre au roi (V. plus haut) parlait ainsi de cette perle : « On rapporta de cette île, entre autres curiosités, une perle qui pesait dix tominos, très parfaite, sans aucune raie, sans la moindre tache, d'une très belle eau, d'un lustre et d'une forme admirables. On la porta à l'encan. Elle fut adjugée douze cents pesos d'or à un marchand, qui vint aussitôt la montrer au gouverneur. Les officiers de V. A. ne voulurent pas l'acheter, parce qu'ils prétendaient ne pas avoir assez d'argent. »

5. Aranda sur le Duero (Vieille-Castille), à ne pas confondre avec Aranda de Marcayo (Aragon).

suivre les mille difficultés de divers procès[1]. Le souverain pontife[2], le jour de la fête de Saint-Michel, avait à sa table sa sœur et la plupart des cardinaux. Il leur a lu, en leur faisant de grands éloges de ma personne, les livres que j'ai composés sur le nouveau monde. Il m'a souvent loué de m'être chargé de la mission de soustraire de si belles découvertes aux dents rapaces de l'oubli.

On annonce, en effet, de grandes choses sur le nouveau monde et on en attend chaque jour de plus importantes encore. Après le débarquement de Pedrarias, fut envoyé vers les riches îles récemment découvertes dans la mer Australe par Vasco Nuñez, Gaspar Morales, familier de Pedrarias[3]. On lui avait confié soixante-dix fantassins; il remplit sa mission, livra quatre batailles à un petit roi, et s'allia à des voisins qui demandaient la paix. Les Espagnols passèrent dans ces contrées quelques jours heureux. Le pays abonde en lièvres, en lapins, en quadrupèdes et en oiseaux des bois. C'est à bon droit que cette île a été nommée la riche. Espagnols et indigènes se firent des cadeaux réciproques; les nôtres donnèrent au roi des verres de couleur, des clochettes et même une forte hache; le roi, en échange, distribua 110 livres de perles[4] et déclara qu'il paierait volontiers à notre souverain un tribut annuel de 100 livres de perles. Tout ce qu'on peut raconter des perles est au-dessous de la vérité.

Divers capitaines[5] ont été envoyés en exploration dans diverses parties de ce

1. Martyr avait un procès à soutenir à Rome. Il y envoya pour soutenir ses intérêts, le licencié Martin Aguinigga et le chargea en même temps d'offrir au pape Léon X les ouvrages qu'il avait composés sur le nouveau monde. — Cf. lettre 551, p. 303, adressée d'Aranda (1er septembre 1515) au marquis de Mondejar : « Par l'entremise du licencié Aguinigga, j'ai offert au pape ce que j'avais fait sur le nouveau monde. Il en saura bientôt plus long encore, car je compose des traités spéciaux sur les récentes découvertes et ils verront le jour si Dieu me prête vie. »

2. Le même fait est relaté dans une lettre de Martyr adressée au pape Léon X (Guadalupe, le 7 janvier 1515. Lettre 562, p. 310) : « Galleazo Butrigarino, au nom de Votre Sainteté, et Juan Cursius, au nom de la République de Florence, m'ont fait savoir que Votre Sainteté désirait connaître ce que j'avais écrit sur le nouveau monde. A leur instigation, j'ai repris ma plume qui se reposait, car personne ne m'excitait à rassembler mes notes. Les prémices de mon petit champ ont été présentées au successeur de saint Pierre à qui sont dues les dîmes et les prémices de toutes choses; mais les Français les ont interceptées, en même temps qu'ils ont fait prisonniers ceux qui les portaient. Mes écrits suivants ont été alors offerts à Votre Sainteté par mon familier, le licencié Aguinigga, que je suis obligé d'entretenir à mes frais pour soutenir les procès qui me sont intentés par les chicaneurs de la curie romaine. C'est par lui que j'ai appris que Votre Sainteté en personne avait daigné lire, jusqu'à ce qu'elle fût fatiguée, tout ce que j'avais écrit, en présence de sa sœur et de la plupart des cardinaux retenus à sa table, et qu'Elle avait témoigné sa satisfaction. »

3. D'après la lettre 567, Morales aurait eu cent hommes à sa disposition. Ce second chiffre paraît plus rapproché de la vérité. Il est confirmé par Balboa dans sa lettre au roi.

4. L'une de ces perles pesait 25 carats. L'autre était de la grosseur d'une petite muscade. Elle fut achetée par la femme de Pedrarias et donnée par elle à l'impératrice, femme de Charles-Quint. Le cacique de l'isla Rica mena les Espagnols sur une hauteur, d'où l'on embrassait un horizon immense. Il leur annonça que toutes les mers environnantes produisaient des perles et leur parla d'un grand et riche empire. C'était le Pérou dont il parlait ainsi : Francesco Pizarre faisait partie de la bande de Moralès : ces indications ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd.

5. Il s'agit des capitaines envoyés en mission par Pedrarias. Balboa a raconté l'expédition de l'un d'entre eux, Juan de Ayora. On a également conservé le nom de Francisco Becerra qui fut exterminé avec toute sa troupe dans le pays de Zenu. (Voir Navarette, *ouv. cit.*, t. III, p. 337-456).

vaste continent. Vous connaîtrez le résultat de leurs expéditions. L'air du Darien est, paraît-il, devenu plus salubre parce qu'on a défriché les bois et les forêts qui entouraient la ville. L'épaisseur des arbres empêchait la circulation de l'air dans la vallée et, comme les vents ne purifiaient pas l'atmosphère, aucun endroit n'était sain.

Portez-vous bien.

De Madrid, le 12 décembre 1515.

(Lettre 560, p. 309).

XXVIII

Au marquis Bellecensis[1].

... Le roi était encore à Plaisance et s'y reposait, lorsqu'il reçut du nouveau-monde, envoyé par les colons du Darien, un député, Enrico Colmenares[2], chargé de lui demander des armoiries qui attesteraient à la postérité que les premiers Européens résidant dans ce pays avaient mérité des titres honorifiques. Le roi leur a donné comme armes [3]un bouclier sur un fond de sinople, un château d'or, à droite, un lion, à gauche, un tigre soutiennent ce bouclier. Il est, de plus, entouré de quatre flèches et d'autant de carquois en sautoir.

Portez-vous bien, mieux que le roi[4].

Plaisance, le 12 décembre 1515.

(Lettre 561, p. 310).

XXIX

Aux marquis[5].

.. On a pris la résolution, dans notre conseil[6] royal, d'envoyer une flotte à la recherche des îles qui produisent les aromates. Cette mission a été confiée à deux transfuges[7] portugais, qui pendant de longues années, ont habité les pays

1. Pietro Fagiardo, gouverneur de Carthagène, ami particulier et correspondant de Martyr. Voir lettre 150 écrite en 1494. La correspondance des années 1510, 1511, 1512, lui est presque entière adressée.

2. Colmenares était porteur de la lettre adressée par Balboa au roi Ferdinand, dont nous avons déjà donné quelques extraits (20 janvier 1513). (V. Navarrette, t. III, p. 358-375.)

3. C'était alors l'usage de donner des armes parlantes aux navigateurs.

4. Le roi Ferdinand devait en effet mourir quelques jours plus tard, à Madrigalejo, le 23 janvier 1516.

5. Il s'agit de Lopez Hurtado de Mendoza et de Pietro Fagiardo, tous deux marquis de Mondejar et Bellecensis.

6. C'est le conseil des Indes siégeant à Séville, dont Martyr venait d'être nommé membre : sans doute nous lisons dans un de ses écrits « anno 1516, in nostro rerum indicarum regio senatu », mais il n'y entra qu'en 1518, ainsi qu'il résulte de ce passage de Las Casas. « En estos dias negocio Pedro Martir que le hiciesen del consejo mismo de las indias y asi lo alcanzo. »

7. Magalhaens n'était pas un transfuge. Il avait été mal récompensé de ses services, et même traité avec injustice par le roi Emmanuel. Aucune de ses justes réclamations n'avait été admise. Résolu à changer de nationalité, il fit constater ses intentions par un acte authentique, et proclama, aussi solennellement que la chose était

voisins de ces îles. L'un d'entre eux, en effet[1], a résidé sept années[2] à Calicut, à Canenor, à Cochin, à Malacca, que l'on croit être la Chersonèse d'Or. Aux marchés et aux foires de ces villes, sont portés, pour être vendus, les aromates de ces îles. Vingt-quatre mille ducats sont destinés à l'armement de cette flotte. Si l'expédition réussit, nous enlèverons aux Orientaux et au roi de Portugal le commerce de ces aromates et de ces pierres précieuses qui efféminent les hommes. Le chef de l'entreprise se nomme Fernand Magalhaëns et son second Roderigo Falerio. Ce dernier est un astronome distingué. Passons à d'autres sujets.

Portez-vous bien.

Saragosse, le 15 octobre 1518.

(Lettre 629, p. 349).

XXX

Aux marquis[3].

Il arrive souvent qu'on apporte des pierres précieuses de l'Inde et des îles voisines de ce qu'on croit être un continent. Mais à quoi cela sert-il au roi ou

possible alors, les obligations qu'il contractait à l'égard de son nouveau souverain, Charles Ier. Aussi bien les Portugais et Barros lui-même, si passionné pour les intérêts de son pays, ne l'ont pas accusé de trahison. Ce fut en Espagne que Magalhaëns rencontra des ennemis ou plutôt des rivaux acharnés. Jusqu'au jour de sa mort il eut à se débattre contre ces sourdes hostilités. Pierre Martyr s'est fait l'interprète inconscient des ennemis de Magalhaëns, en le flétrissant du nom de rénégat.

Le second prétendu transfuge était l'astronome Ruy Falerio, insigne astrologue, ainsi que le qualifient ses contemporains, mais qui n'eut jamais la tête bien saine. Il avait été la victime d'un déni de justice et était tombé dans la disgrâce du roi. Magalhaëns et lui associèrent leurs ressentiments, leurs intérêts et leurs projets, et quittèrent tous deux ensemble le service du Portugal. Martyr aurait pu citer encore un riche marchand, Christovam de Haro, qui avait à se plaindre de la cour de Lisbonne, et qui, en s'attachant à la fortune de Magalhaëns et de Falerio, espérait augmenter l'immense commerce qu'il faisait avec les Indes. (Toutes les pièces relatives aux préparatifs de l'expédition ont été réunies par Navarette, *ouv. cit.*, t. IV, p. 110-156.)

Magalhaëns avait fait partie de l'expédition dirigée par Almeida contre Quiloa et Mombaza (1505). En 1506 il passa dans l'île de Sofala avec Vaz Fereira. Il prit part à la conquête de Malacca avec Albuquerque et Fequeira. Dès 1510 il commença à explorer les Moluques et recueillit dans l'archipel de précieux renseignements. En 1512 seulement il rentrait à Lisbonne.

1. Dès 1517, à Tordesillas, Charles Ier avait accepté en principe la proposition des deux Portugais. Ce fut un de leurs amis, Aranda, qui, en février 1518, de concert avec le grand chancelier, le cardinal et l'évêque de Burgos, jeta les bases de la grande expédition dont l'Empereur devait faire les frais. Le contrat définitif ne fut signé que le 22 mars 1518.

2. Martyr n'avait pas confiance. Sans doute il partageait les préjugés de ses contemporains contre Magalhaëns. On sait que jusqu'au dernier moment il eut à lutter contre l'opposition des employés de la Casa de Contractacion à Séville. Il n'en aurait jamais triomphé sans la bonne volonté et l'assistance directe de l'Empereur. L'escadre ne put mettre à la voile que le 10 août 1519. — Voir les détails du voyage dans la relation de Pigafetta. (Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 253.) Consulter ce même ouvrage pour la bibliographie de Magalhaëns.

3. Bien que cette lettre ne contienne aucun détail relatif aux découvertes maritimes, nous avons tenu à la conserver, puisqu'il s'agit, après tout, des productions d'outre-mer. Elle est d'ailleurs fort curieuse comme traits de mœurs et couleur locale.

aux Espagnols, seuls auteurs de cette grande découverte? Avant qu'ils aient seulement pris terre en Espagne, les gouffres qui entourent le roi les flairent, comme ils flairent tout ce qui arrive d'au delà des mers. Tous les palais royaux sont remplis de chiens espagnols à l'odorat exercé; et, positivement, rien n'est annoncé dont on peut espérer tirer quelques richesses, sans qu'aussitôt n'accourent mille satellites, d'un art consommé, qui l'annoncent aux Français et aux Belges[1] pour avoir leur part. Le premier qui va trouver le roi est le premier qui s'empare du butin. Tout ce qu'ils demandent, ils l'obtiennent avec plus de facilité qu'ils n'osent le demander. La vieille de Chièvres[2], qui avait été la première avertie, ne vient-elle pas de mettre ainsi la main sur soixante livres de perles, on prétend même davantage... Portez-vous bien.

Iterda, le 3 février 1519.

(Lettre 634, p. 350.)

XXXI

Aux marquis.

J'ai écrit ailleurs que Diego[3] Velasquez, gouverneur de Cuba, avait envoyé des soldats commandés par son lieutenant Fernand Cortez aux pays récemment[4] découverts d'Olloa, de Yucatan et de Cozumella. Les nouveaux débar-

1. Les Espagnols ne pardonnaient pas à Charles-Quint de s'entourer de Flamands. Tous les écrivains du temps sont unanimes dans l'expression de leurs plaintes à ce sujet. Voir SANDOVAL, *Historia di Carolo V*. Les Flamands ne se contentaient pas de voler : ils insultaient. Ils osaient appeler les Espagnols leurs Indiens, et les traitaient comme tels.

2. La marquise de Chièvres paraît avoir été particulièrement antipathique à Martyr. Il revient à plusieurs reprises sur sa cupidité, et l'accuse positivement de marchés honteux. Tantôt il la traite de chienne, tantôt de vieille harpie du Nord. Aussi bien c'était l'opinion générale en Espagne. Sandoval (*ouv. cit.*, p. 192) rapporte un couplet satirique composé à cette occasion : « O double ducat, vous êtes heureux, puisque Chièvres ne vous a pas trouvé. »

Doblon a dos hora buena estedes,
Que con vos no topo Xebres.

Brantôme signale également « sa grande avarice à amasser et accumuler ces beaux doublons à deux têtes, qui luy plaisaient tant, que, de tous les payements que luy faisoient les thrésoriers, elle les contraignoit à les faire de ces belles pièces et n'en vouloit d'autres. »

3. Diego Velasquez, serviteur en titre de Barthélemy Colomb, fut, en bon souvenir des services rendus à son oncle, expédié à Cuba en 1511 par Diego Colomb, devenu amiral à son tour. Il s'acquitta avec zèle de l'office dont il avait été chargé et soumit l'île entière. Voir RAMON DE LA SAGRA, *Historia economica, politica y estatistica de la isla de Cuba*.

4. Velasquez avait envoyé en mars 1518 son lieutenant Grijalva à la découverte. Ce voyage d'exploration fut très heureux. Les côtes du Yucatan et du Mexique furent signalées. Saint-Jean d'Ulloa fut reconnu. L'île de Cozamil (Cozumella) fut explorée. Chemin faisant, Grijalva recueillait sur le Mexique tous les renseignements qui devaient plus tard en assurer la conquête. Mais ce fut Cortez qui recueillit la gloire et le profit de ces travaux. Grijalva fut renvoyé à la Trinité, et mourut à Nicaragua en 1527. Le récit de son voyage a été traduit par Ternaux-Compans dans sa *Collection américaine* (*Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique*).

qués [1], voyant que la contrée où ils s'étaient arrêtés produisait en abondance de l'or, de l'argent et des pierres précieuses de tout genre, résolurent de s'y établir et d'y fonder une colonie en dehors de l'autorité du gouverneur Diégo Velasquez, qui leur avait pourtant confié cette mission. Ils se partagèrent entre eux les postes qu'ils adaptèrent à la nature du sol et au caractère des indigènes. Ils envoyèrent au roi des messagers [2] qui doivent maintenant être près de vous, porteurs de présents fabriqués avec un art infini, soit en or, soit en argent, soit en plumes d'oiseaux. On raconte des choses étonnantes sur ces contrées, particulièrement au sujet des sacrifices humains. J'ai l'intention de consacrer un ouvrage spécial à la description de ce pays. Je dépasserais en effet les bornes d'une lettre si je voulais, dans la présente, donner une idée de la grandeur de leurs villes, de la disposition des chemins et des places, des lois et des autres usages de la vie courante.

Je vous écris le chapeau sur la tête, car je vais à Valence. Portez-vous bien.

9 décembre 1519.

(Lettre 650, p. 358.)

XXXII

Au grand chancelier [4].

..... Je termine cette longue lettre en vous envoyant quelques nouvelles récentes au sujet de nos Indes. Il paraît que des navires sont arrivés à Séville, venant de la partie méridionale de Cuba [5], que nous avons nommée Fernandina. Les matelots racontent qu'ils y ont trouvé des villes fortifiées, des peuplades vêtues et chargées d'ornements, des temples de grande dimension et des maisons construites avec magnificence en pierre et en chaux. Quand ils seront venus ici, j'aurai des détails plus précis que je vous communiquerai.

Valladolid, 4 mars 1521.

(Lettre 715, p. 403.)

XXXIII

Aux marquis.

Voici les nouvelles qui nous arrivent des Indes. C'est le cardinal gouver-

1. Cortez, nommé par Velasquez encomendero des Indiens de Manicarco à Cuba, et gorgé de faveurs par lui, fut envoyé au Mexique en 1518 au détriment de Grijalva. On sait comment il parvint à supplanter Velasquez et à se rendre indépendant dans sa conquête. Une lettre fort étendue de Velasquez au gouvernement espagnol explique ses griefs, très légitimes, contre son heureux compétiteur. Elle a été insérée dans la *Memorial historico* de l'Académie de Madrid, 1860, t. I[er].
2. Ces messagers partirent en effet du Mexique. Voir lettres de Cortès à Charles, Quint et tous les historiens de la conquête.
3. Pour la bibliographie de Cortez, voir CHARTON, *Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 420-424. Pour la bibliographie du Mexique : LECLERC, *Bibliotheca americana*.
4. Arborio Mercurin de Gattinara, grand chancelier de Castille depuis la mort de Jehan le Sauvage.
5. Sur Cuba et ses monuments, voir RAMON DE LA SAGRA (*ouv. cit.*), et HUMBOLDT, *Essai politique sur l'île de Cuba*.

neur[1] qui les a transmises au roi : moi, je vous les envoie, et, par votre intermédiaire, elles seront promptement connues du grand chancelier[2]. Les Espagnols sortis de l'île de Cuba, autrement nommée Fernandina, se sont dirigés un peu vers le Midi, du côté du Yucatan[3] qu'ils avaient auparavant reconnu. Dans l'intérieur du pays, ils ont découvert une masse d'eau salée[4], éloignée de plus de 60 lieues de la mer. Elle ressemble aux mers Caspienne et Hyrcanienne, mais est bien plus considérable. On raconte, en effet, que ce lac a environ 70 lieues de tour. Le flux et le reflux s'y font sentir comme dans l'Océan, et on ne peut comprendre quelles sont les eaux qui l'alimentent, car aucune rivière ne tombe dans ce lac. On prétend qu'il est très poissonneux[5], et fréquenté par une multitude d'oiseaux aquatiques. Au milieu du lac est une cité désignée par les indigènes sous le nom de Temistitam ou de Mexico[6]. Les nôtres l'ont appelée la riche Venise. Elle est gouvernée par un très puissant souverain nommé Muteczuma. Le nombre des maisons de cette ville est de cinquante mille et, d'après plusieurs témoignages, de cent mille. On raconte des merveilles sur les édifices de cette cité et des cités voisines, sur son commerce, sur sa grande population. Toutes les maisons sont en pierre. Comme de nombreux seigneurs reconnaissent la suprématie de Muteczuma, comme de plus, à certaines époques de l'année, ils doivent l'assister dans la distribution de la justice, et que tous les enfants doivent être élevés dans son palais, ils possèdent tous des palais dans cette capitale[7]. L'étendue des terres qui obéissent à ce monarque est considérable.

Sur les bords du lac sont assises six autres villes dont les maisons de pierre sont bâties soit au milieu des eaux, soit sur la terre ferme[8]. Elles comptent chacune de cinq à six mille maisons. Leurs habitants, montés sur des barques creusées dans un seul tronc d'arbre, se rendent continuellement à la capitale,

1. Le cardinal Adrien d'Utrecht, ancien précepteur de Charles-Quint, évêque de Tortose et grand inquisiteur pour l'Aragon et la Navarre, vice-roi de Castille depuis le 17 mai 1520.

2. Gattinara. Voir lettre précédente.

3. Le Yucatan avait été découvert dès 1518 par Hernandez de Cordova, guidé par le fameux pilote Antonio de Alaminos. Il avait été reconnu de nouveau par Grijalva dans sa fameuse expédition de la même année.

4. Il s'agit des lacs Zumpango, Xaltocan, Xochimilco et Chalco, qui, lorsqu'ils étaient autrefois réunis, couvraient, en effet, une superficie considérable, mais néanmoins ne paraissent pas avoir jamais été aussi grands que la Caspienne.

5. Voir SAHAGUN, *Histoire des choses de la nouvelle Espagne*, traduction Jourdanet, p. 853-855.

6. Torquemada donne à Mexico cent vingt mille maisons, mais Cortez, Gomara, Herrera et d'autres écrivains s'accordent pour le chiffre de cinquante à soixante mille maisons et non habitants, comme le dit très mal à propos Robertson, ce qui donnerait à peu près 300 000 habitants.

7. D'après les descriptions des contemporains, ces palais étaient elevés sur des terrasses qui variaient de hauteur. Ils étaient bâtis avec la pierre poreuse de tetzoutli, amygdaloïde poreuse, très commune aux environs de Mexico. Ils n'avaient généralement qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les toits étaient garnis de créneaux, et ornés de vases et caisses remplis de fleurs et d'arbustes. Une cour environnée de portiques en formait le centre. Quelques-uns avaient même des jardins.

8. Villes ou plutôt faubourgs d'Aztacalco, Acatlan, Atenco, Iztacolco, Zancopinca, Xocotlan, Nécotitlan, etc.

où ils apportent leurs produits, et reviennent ensuite chez eux avec ce qu'ils ont acheté à la ville. C'est le même commerce d'échange que celui qui se fait chez nous entre les villages et les maisons de campagne d'un côté, les villes et les châteaux forts de l'autre.

Ils ont de grandes places entourées de portiques, ornées de beaux magasins pour les marchands. Dans leurs foires et marchés, qui se tiennent trois fois par semaine, on prétend que se rencontrent, pour échanger leurs produits, soixante et même soixante-dix mille hommes[1]. Il serait trop long d'énumérer les marchandises qu'ils exposent. Voici pourtant les principales : leurs habits et leurs tapis d'habitation, leurs portières et autres ameublements sont en lin[2], ce que les Italiens appellent bombaso et les Espagnols, algodon. Ils n'ont ni soies ni laines, car ils ne possèdent ni brebis, ni bœufs, ni chèvres. Les produits de la chasse[3], les oiseaux et les poissons forment le fond de leur alimentation. Ils savent teindre le lin[4] de brillantes couleurs et sont fort habiles tisseurs. On ne saurait énumérer les productions variées de la province, les herbes et les légumes qui diffèrent des nôtres[5].

En guise de monnaie, ils se servent non pas de métal, mais des noyaux de certains arbres[6] qui ressemblent à des amandes. Ils demandent de grands soins pour arriver à maturité et ne durent que peu d'années. On les plante à l'ombre d'arbres plus élevés, pour qu'ils ne soient pas, tant qu'ils sont jeunes, brûlés par le soleil ou ébranlés par la tempête. On dirait un enfant sur le sein de sa nourrice. Ils grandissent ainsi protégés par ces arbres étrangers. Dès qu'ils ont acquis de la force, l'arbre nourricier est coupé ou arraché. On veut, en effet, qu'ils puissent à leur tour, jouir de l'air et du soleil, et que leurs racines s'étendent à l'aise dans les terres voisines[7]. Les marchandises les plus précieuses ont toutes une valeur qui dépend des circonstances : mais voyez quelle est l'utilité de cette monnaie de noyaux : d'abord on ne peut la manger,

1. Le plus considérable de ces marchés se tenait sur la place de Tianquiz, sur la chaussée qui séparait Tenochtitlan de Latilolco. Cette chaussée était plantée d'arbres, et ses longues allées fournissaient une promenade magnifique aux habitants de toute classe. — Cfr. Bern. Diaz, § 91. — La promenade actuelle de las Vigas, à Mexico, a remplacé jusqu'à un certain point celle de la grande levée, qui était près de là.

2 Ou du moins en feuilles de maguey, d'aloès ou de palmier. La préparation était d'ailleurs la même qu'en Europe.

3. Sur la chasse au Mexique, voir Suarez de Peralta, *Tratado del descobrimiento de las Indias*, publié par Justo Zaragoza en 1878 dans les *Noticias historicas de la Nueva Espana*, p. 149.

4. Les Mexicains remplaçaient la laine par le coton, la soie par la plume et le poil de lièvre, la chanvre par le palmier et la filasse des aloès. Ils étaient fort habiles tisseurs. Peu d'années après la conquête, on porta à Rome un costume de prêtre mexicain, dont la finesse et la beauté excitèrent l'admiration de la cour pontificale.

5. Pour tous ces détails, consulter Sahagun (*ouv. cit.*) et Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*.

6. Allusion aux fèves de cacao. Ce précieux comestible était, en effet, un élément d'échange, qui facilitait les transactions commerciales. Voir Garcia Icazbalceta, *Commentaires sur Cervantes Salazar*. En 1850, le docteur Jourdanet constatait que, dans le Yucatan, les fèves de cacao remplaçaient encore la monnaie de billon. Au temps de Humboldt (*Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 30), en 1808, un sou était représenté par six grains de cacao.

7. Sur la culture du cacao, voir Sahagun, traduction Jourdanet, p. 266.

bien que ce noyau ait un fruit, parce que ce fruit est amer au goût et sans consistance. On la broie ainsi que les amandes dépouillées de leurs enveloppes, et de ce résidu est composé une boisson[1] de haut goût réservée aux grands seigneurs. La populace et le peuple se contentent d'un vin fabriqué[2] avec les grains du maïs et divers fruits. Ils mangent des viandes rôties et bouillies. Cerfs, lièvres, lapins, sangliers et diverses grosses bêtes inconnues dans nos pays vivent dans cette région.

La grandeur et la richesse des temples[3], ainsi que les cérémonies du culte, sont extraordinaires. Dans ces temples sont des idoles, auxquelles ils immolent des victimes humaines[4]; c'est un usage répandu dans beaucoup d'autres pays. Ils ont encore d'autres statues de divinités auxquelles ils rendent divers sacrifices. Un de ces dieux[5] préside aux productions de la terre[6], un autre donne la santé et celui-ci la victoire[7]. On les invoque toutes les fois qu'on entre en campagne. Le dieu des productions de la terre est adoré suivant les saisons, surtout au moment des semailles: mais on lui rend encore hommage au temps de la maturité, pour qu'il détourne la grêle, et un peu avant la moisson.

Ces terres nouvelles seront décrites dans des livres spéciaux que j'ajouterai aux *Décades* sur le Nouveau-Monde que vous connaissez déjà. Vous y trouverez des détails circonstanciés. Maintenant il ne me reste qu'à vous souhaiter bonne santé.

Valladolid, 5 mars 1521.

(Lettre 717, p. 405-406.)

1. Cette boisson n'est autre que le *chocolat*. Voir dans le *Magasin pittoresque* l'hisoire du chocolat ou ciocoalt par FERDINAND DENIS. Cf. BRASSEUR DE BOURBOURG. *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. III, p. 643.

2. La *chicha* ou eau douce, liqueur forte et enivrante qui ressemble à notre ancien hydromel. Les Mexicains connaissaient aussi l'*octli* ou *pulqué*, sorte de vin fait avec le jus du maguey. Voir HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 415, 489, 491.

3. Tous les historiens de la conquête ont parlé de la magnificence des temples mexicains. Voir SAHAGUN et BRASSEUR DE BOURBOURG (*ouv. cit.*). Les ruines en subsistent encore à Mitla, Palenqué, Izamal, Chichen-Itza, Uxmal, etc. Voir DÉSIRÉ CHARNAY et VIOLLET LE DUC, *Cités et ruines américaines*. — Cf. D. CHARNAY (*Tour du monde*, 1882). — *Nouvelles explorations dans l'Amérique centrale*. Voir HUMBOLDT (*ouv. cit.*, p. 51 et 52 du t. III) à propos du temple de Cholula.

4. Sur les victimes humaines au Mexique consulter PRESCOTT, *Conquête du Mexique*, I, III, 43-71. — CLAVIGERO, *Storia del Messico*, I, 167. — HERRERA, *Hist. gén.*, III, 2, 16. — ACOSTA, V, 9, 21. Le nombre des victimes humaines fut parfois effroyable. D'après TORQUEMADA (*Monarch. Ind.*, III, 63) 72 244 par an; d'après IXTLIL XOCHITL (*Histoire des Chichimèques*) 80 400. Ce sont probablement des chiffres exagérés. Pourtant les compagnons de Colomb comptèrent 136 000 crânes dans un seul des temples ou *teocallis* de Mexico.

5. La meilleure étude de la théogonie mexicaine a été faite par Sahagun au temps de la conquête. Cf. BRASSEUR DE BOURBOURG (*ouv. cit.*), GIRARD DE RIALLE, *Mythologie comparée*.

6. Sans doute Tzinteul ou Chicomacoalt, les Cérès mexicaines. Martyr est excusable d'avoir méconnu leur sexe.

7. Le dieu de la guerre, Mextli, donna son nom à Mexico.

XXXIV

A l'archevêque de Cosenza[1].

..... Parlons un peu des Indes. Une petite escadre vient d'en arriver. Vous avez pu voir, à Valladolid, les présents [2] offerts à l'Empereur. Ils sont merveilleusement travaillés et dénotent chez les indigènes un haut degré de civilisation. Vous avez également appris bien des choses sur cette immense cité lacustre de Temistitan, et sur le roi Muteczuma, le plus puissant des rois et princes de la contrée. C'est lui que Fernand Cortez, le découvreur de ces terres, retenait, bien malgré lui, dans un de ses palais. Comme les Espagnols ont été fort maltraités [3], chassés et pour la plupart massacrés par les indigènes, je compose au sujet de ces événements une *Décade* qui fera suite aux précédentes. Sachez pourtant que la province perdue vient d'être reconquise [4] à l'aide des peuples voisins, ennemis du roi Muteczuma. En voilà assez sur ce sujet. Portez-vous bien.

Vittoria, le 12 juillet 1522.

(Lettre 763, p. 444.)

XXXV

Aux marquis [5].

..... Apprenez une autre nouvelle. Je suppose que vous savez en résumé comment les Castillans ont découvert les îles qui produisent les aromates. Cette

1. Giovanni Ruffo de Forli, archevêque de Cosenza, légat apostolique, vieil ami de Martyr. La première lettre de la correspondance à lui adressée date du 10 octobre 1493 (Lettre 36). Elle ne fut pourtant régulière qu'à partir de 1519. Ruffo était le protecteur de Martyr auprès du pape Léon X. « Te præsente multa in tertia mearum decadum ad Leonem, pontificem, scripta sunt. »

2. Allusion aux présents envoyés par Cortez à l'empereur. C'étaient surtout les ouvrages en plumes et les bijoux qui excitaient l'admiration. Sur les premiers, consulter le *Arte plumaria* de FERDINAND DENIS. Quant aux orfèvres mexicains, leur habileté était extraordinaire. Ils fondaient d'un seul jet un poisson dont les écailles étaient alternativement d'or et d'argent, des perroquets ayant la tête, la langue et les ailes mobiles, des singes avec la tête et les pattes mobiles. Telle était la beauté de ces bijoux que les soldats espagnols, malgré leur cupidité, préféraient encore le travail au métal. D'après OVIEDO (*Historia general*, XVII, 19) furent déballés à Séville « des joyaux d'or et de beaux panaches et broderies de plume ». Martyr en parle encore avec admiration dans le *De orbe novo* (dec. IV, § IX) : « Aurum gemmasque non admiror quidem, qua industria, quo studio superet opus materiam, stupeo. Mille figuras et facies mille prospicio quæ scribere nequeo. » GOMARA (*Conquista*, p. 322) a conservé l'inventaire de ces présents.

3. Allusion à la *noche triste* et à la défaite essuyée par Cortez. Cette fatale retraite coûta la vie à plus de quatre cents Espagnols et à plusieurs officiers de distinction, à quatre mille Tlaxcaltèques et Cholultèques, à tous les gens de service. Cortez perdit en outre l'artillerie, les munitions, ses archives, ainsi que la plupart de ses trésors. Voir la curieuse note de PRESCOTT (*ouv. cit.*, II, 304) dressant, d'après les chiffres contradictoires des historiens, l'état des pertes espagnoles.

4. Voir à ce propos les récits de la conquête, et spécialement BRASSEUR DE BOURBOURG (*Nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. III).

5. Voir les lettres précédentes.

découverte a blessé au vif le roi du Portugal. Il prétend que ces îles dépendent de Malacha, que l'on s'accorde à reconnaître comme la Chersonèse d'Or des anciens. A cause du voisinage et des besoins du commerce, il voudrait que ces aromates fussent portés aux marchés de Malacha. L'Empereur alléguera pour se défendre, que ces îles sont comprises dans les limites qui lui avaient été assignées par le pape Alexandre[3]. Un débat sera soulevé; s'il est facile de régler la question des degrés de latitude, on ne s'entendra pas aisément sur les degrés de longitude[4]. C'est le fer qui tranchera la question. On ne tiendra compte, dans un aussi grave débat, ni des arguties des légistes, ni des prétentions des parties opposées. Leurs subtilités ressemblent à des toiles d'araignées. Vous apprendrez bientôt comment une petite escadre[5], dont vous avez entendu parler, a réussi, au bout de trois ans, à parcourir un parallèle entier. En se dirigeant toujours vers l'occident, un des navires[6] de cette escadre est revenu par l'orient, chargé de clous de girofle, et dans cette traversée s'est trouvé en avance d'un jour : deux faits qui paraîtront inadmissibles aux estomacs débiles. Vous connaîtrez ce voyage dans tous ses détails, car je prépare une quatrième *Décade* qui suivra mes trois précédentes sur le Nouveau Monde, déjà publiées par les imprimeurs[7]. Il faudra vous occuper de faire parvenir au pape ce nouvel écrit sur les dernières découvertes. Portez-vous bien.

Valladolid, 4 novembre 1522.

(Lettre 770, p. 448.)

XXXVI

A l'archevêque de Cosenza.

..... Bonne nouvelle à vous apprendre. Trois navires envoyés par Fernand Cortez, le conquérant du Yucatan et des pays récemment découverts, sont

1. Le pape Alexandre VI, par sa fameuse bulle du 14 mai 1494, avait en effet fixé la ligne de démarcation qui devait séparer le domaine respectif des Espagnols et des Portugais en traçant d'un pôle à l'autre une ligne qui passait à 100 lieues à l'ouest des Açores et du Cap Vert, laissant aux Portugais ce qui était en deçà, et aux Espagnols ce qui était au delà.

2. Un premier traité avait été signé en 1495, à Tordesillas, fixant à 370 lieues à l'ouest des Açores la ligne de démarcation, mais on n'avait pas prévu les nouvelles découvertes, et aussitôt avaient recommencé les discussions entre les deux couronnes. Voir dans NAVARRETE (*ouv. cit.*, t. IV, p. 298-406) tous les documents relatifs à ces longues et pénibles négociations.

3. Allusion à l'expédition de Magalhaëns, continuée et terminée par El Cano. Ce dernier venait de rentrer en Espagne il y avait à peine quelques semaines (6 septembre 1522). Il y avait été fort bien accueilli par Charles-Quint à Valladolid. Il reçut de la couronne une pension de cinq cents ducats, et des armoiries dont la simplicité faisait ressortir sa glorieuse persévérance : un globe terrestre avec ces trois mots : primus circumdedisti me.

4. Ce navire était la *Vittoria*. Les autres navires de l'escadre des Magalhaëns (*Trinidad*, *San Antonio*, *Conception* et *Santiago*) avaient tous été détruits.

5. Sur la découverte de la culture des girofliers, voir PIGAFETTA, *Journal du voyage de Magalhaëns*, édit. Charton, p. 332.

6. Il semble qu'un romancier moderne se soit inspiré de cette idée pour composer son fameux ouvrage : *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*.

7. Pierre Martyr avait, par ordre de l'Empereur, composé la narration officielle du voyage, mais elle fut anéantie au sac de Rome en 1527.

arrivés à l'archipel portugais des Cassitérides[1], qu'on nomme communément les Açores. Les trésors que renferment ces navires et surtout les ornements et les vêtements consacrés aux dieux, ne ressemblent pas à ceux que le même Cortez a déjà envoyés et que vous avez admirés à Valladolid[2]. Les matelots d'un de ces trois navires affirment qu'ils leur sont bien supérieurs[3] comme valeur matérielle et artistique. Les deux autres vaisseaux, retenus par la crainte des pirates français se sont arrêtés dans l'Archipel. On prétend que leur chargement a une valeur de huit cent mille ducats. Aussi resteront-ils aux Açores jusqu'à ce qu'ils soient escortés par une autre flotte. Cette flotte est en armement à Séville, et a reçu l'ordre de partir. L'expérience nous a en effet durement appris à user de précautions, à moins d'être comme aveuglés par la Fortune. L'année précédente, un pirate français, un certain Florin[4], a capturé un navire revenant d'Hispaniola qui portait quatre-vingt mille drachmes d'or, et six cents livres de perles.

Le chef de ces navires se nomme Jean Ribera. C'est un envoyé secret de Fernand Cortez. Au nom de son maître Fernand Cortez, il doit donner à l'Empereur la moitié des richesses qu'il apporte : l'autre moitié lui sera donnée au nom des officiers et des soldats restés dans la contrée, par les chefs des deux autres navires. Jean Ribera a voulu tenter la fortune avec un seul de ses vaisseaux et a réussi. Il n'a pas encore ouvert ses coffres qui pourtant lui appartiennent et ne veut le faire qu'en présence du roi lui-même.

A bord des vaisseaux[5], étaient encore enfermés trois tigres, pris tout jeunes. En plein Océan, une des cages, secouée par la tempête, s'entr'ouvrit pendant la nuit. Le tigre par ses efforts fit sauter les planches et s'élança contre les matelots avec autant de fureur que si jamais il n'avait vu d'homme. En un clin d'œil, il couvrit de cruelles blessures les cinq premières personnes qu'il rencontra. L'équipage se réveilla, on frappa le monstre à coups de lance, et on le jeta à la mer. Par suite d'un pareil accident, le deuxième tigre fut, dans sa cage même, percé de traits. Le troisième seul fut conservé et Dieu a voulu qu'il échappât aux pirates avec les autres trésors. Les Français, en effet, ont

1. Il est assez singulier que Martyr ait cru à l'identification des Açores avec les Cassitérides. Telle n'est pas l'opinion courante. Nous croyons pourtant que Martyr avait deviné juste. Voir GAFFAREL, *Étude sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Colomb*, p. 109-111.

2. Voir la première lettre adressée à l'archevêque de Cosenza.

3. D'après Bernal Diaz (§ 159), Antonio de Quinones, commandant de ces trois vaisseaux, avait été tué à Terceira, et le nouveau capitaine, Alonso de Avila, avait été pris en mer par le corsaire français Jean Florin. Voir dans MURPHY, *The voyage of Verrazano*, la lettre d'Alonso Davila, datée de sa prison de La Rochelle, le 26 juin 1523, concernant la prise par le travers du cap Saint-Vincent des caravelles venant du Mexique.

4. Ce Florin, c'est-à-dire ce Florentin, est peut-être Jean Verazzano. M. de Heredia dans sa traduction de Bernal Diaz (t. II, p. 434 et t. III, p. 413) annonce qu'il démontrera prochainement l'identité de ces deux personnages. En attendant les documents promis, mentionnons ce passage de la lettre 755 de Pierre Martyr (14 février 1522) : « Ex Hispaniola unionibus et auro sacchareisque massis et cassia fistula navis una nostris littoribus jam appropinquabat onusta. Pirata gallus, nomine Florinus, in prospectu navium adortus, expugnavit. Ea præda sapidissima pellecti, nil tutum a nobis relinquent. »

5. Cette histoire est également rapportée par Bernal Diaz (*ouv. cit.*).

été si enchantés de leur butin [1], qu'ils ont ramassé des forces suffisantes pour nous empêcher de naviguer en sécurité dans cet Océan qui nous appartient. Je vous donnerai quelque jour des détails plus circonstanciés dans mes narrations sur les continents nouveaux qui, jusqu'à ce jour, restèrent inconnus dans l'Océan : car je sais que ces narrations ne déplaisent pas à la cour de Rome. Portez-vous bien.

Valladolid, le 13 décembre 1522 [2].

(Lettre 771, p. 449).

XXXVII

Au souverain pontife Adrien VI.

..... La deuxième feuille de ma lettre m'impose l'obligation de vous faire connaître à propos du Nouveau Monde tout ce que, depuis que Votre Béatitude a quitté ce royaume [3], l'Océan a permis aux Espagnols de découvrir dans ses profondeurs fécondes. C'est un travail que j'entreprendrais avec plaisir. Je publierai prochainement, sans compter celles qui ont déjà passé, trois nouvelles *Décades* qui seront sous la sauvegarde de Votre Béatitude. Les Espagnols ont parcouru un parallèle entier et découvert les îles qui produisent les aromates [4]. Nous avons reconquis [5], pour notre Empereur, l'immense cité lacustre de Temistitan en même temps que des pays nouveaux et très étendus. L'archevêque de Cosenza, le plus ferme soutien de votre pontificat, vous apprendra le reste.

Puisse Votre Béatitude se bien porter. Incliné à ses pieds sacrés, qu'il me soit permis de me dire son très humble serviteur.

Valladolid, 15 août 1523.

(Lettre 782, p. 459.)

XXXVIII

A l'archevêque de Cosenza.

Des navires sont arrivés des Indes. Ægidius, vulgairement appleé Gil Gon-

1. D'après Bernal Diaz (§ 159), Florin fit de grands présents au roi de France. « On assure que le roi de France fit alors ou envoya demander à notre grand Empereur, comment entre lui et le roi de Portugal ils avaient réparti le monde sans lui en faire part ? qu'ils montrassent le testament de notre père Adam pour voir s'il les avait laissés seuls héritiers et maîtres de ces terres qu'ils s'étaient partagées sans lui en attribuer parcelle, etc. » Florin reprit la mer, mais il fut pris par des navires biscayens, et pendu au port del Pico. Voir à ce propos MURPHY, *The voyage of Verrazzano* et DE COSTA, *Verrazzano the explorer*. Notre excellent et savant ami, M. Gabriel Gravier, prépare une biographie de Verrazzano, qui, sans doute, dissipera toutes les incertitudes.

2. La date de cette lettre semble fausse, car Bernal Diaz qui raconte le voyage et retour en Europe des vaisseaux de Cortez, affirme que ces vaisseaux ne quittèrent Vera-Cruz que le 20 décembre 1522.

3. Dès le 9 février 1522, aussitôt après avoir reçu l'avis officiel de son élection, Adrien VI avait cessé de prendre part au gouvernement de la Castille, mais il ne quitta l'Espagne pour se rendre en Italie que le 7 août.

4. Allusion au voyage de Magalhaëns et à la conquête de Cortez.

5. Sur la reprise de Mexico consulter BRASSEUR DE BOURBOURG : *Nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. IV.

zalès[1], homme d'une illustre naissance, écrit qu'il a suivi pendant 600 lieues à partir de Panama et de l'île, riche par son nom et par ses productions, la côte orientale de ce qu'on croit être le continent austral. Quand le souverain pontife aura pris connaissance des lettres que j'écrivais à son prédécesseur Adrien, et qui ont été remises trop tard, puisqu'il venait de mourir, vous pourrez lui communiquer les détails de cette nouvelle découverte, si toutefois vous pensez que Sa Sainteté y prenne plaisir. Aussi bien, ce sont de grands événements, tout à fait dignes d'être racontés aux souverains pontifes.

Revenons aux côtes septentrionales de ce qu'on croit être un continent. Le Panuco est un grand fleuve navigable, récemment découvert par nos compatriotes, à une distance d'environ 60 lieues de la grande cité lacustre de Temistitan. Francesco Garay, gouverneur de la Jamaïque[2], est en instances pour établir une colonie sur ses rives. Il en a demandé l'autorisation [3] à l'Empereur et, ce qui est plus grave, a obtenu que la région baignée par le Panuco s'appelât pour toujours la Garaïana. Fernand Cortez, le conquérant de l'immense empire de Temistitan, supporte avec peine cette concession. Nous l'avons appris, et nous craignons qu'à ce sujet ne s'élève quelque contestation. L'avenir nous l'apprendra.

Apprenez, d'un autre côté, que tout de suite après l'arrivée de la *Vittoria*[4], ce navire chargé de girofles qui a fait le tour du monde, on a résolu d'équiper une nouvelle escadre pour refaire le même chemin, prendre possession des pays découverts et établir des relations commerciales. Vous savez que j'ai fait une relation de ce premier voyage : elle était adressée au pape Adrien, et le pape actuel en a pris connaissance[5]. Ces préparatifs mécontentent le roi de Portugal. Ils lui causent une vive irritation, et il demande avec instance qu'on diffère le départ. Il prétend être dans son droit. L'Empereur a ordonné d'écouter ses prétentions. Pourtant c'est une grosse dépense que de différer le départ de la flotte, mais elle a été retenue. Dans une cité nommée par les Romains

1. Gil Gonzales d'Avila, en janvier 1522, débarquait dans le golfe de San Lucar avec une centaine d'Espagnols, parcourait les provinces de Nicoya et de Nicaragua, dont il convertissait au christianisme les caciques, et retournait à Panama, après avoir longé la côte du Pacifique. Cf. Brasseur de Bourbourg, *Nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. IV, p. 613-615.

2. La Jamaïque avait été découverte en 1494 par Colomb. Ses premiers gouverneurs furent Esquival, Terrea et Camargo. Garay y fut nommé en 1513 lieutenant du second amiral Diego Colomb, duc de Veragua et marquis de la Jamaïque.

3. Cf. Navarrete (*ouv. cit.*, t. III, p. 147) : *Real cedula facultando a Francisco de Garaï para pueblar la provincia de Amichel que el mismo habio reconocido.* Garay avait été envoyé par Velasquez, le gouverneur de Cuba. Ses troupes furent mal accueillies par les naturels, et un de ses vaisseaux sombra dans une tempête. Bien reçus à la Vera-Cruz, ils renoncèrent à servir de Velasquez et apportèrent à Cortez un précieux renfort de cent cinquante hommes et de vingt chevaux. Voir la quatrième lettre de Cortez à Charles V.

4. Cette seconde expédition aurait dû être conduite par Sébastien Elcano, mais le glorieux compagnon de Magalhaëns n'occupa que le second rang à bord de l'escadre, don Garcia de Loaisa fut nommé gouverneur général. L'escadre ne mit à la voile que le 25 juillet 1525. Elle franchit le détroit de Magalhaëns le 26 mai 1526, et ne rentra en Espagne que privée de son chef.

5. Adrien VI était mort le 14 septembre 1523. Le pape régnant en juillet 1524 était Clément VII.

Pacensis et par le peuple Badajoz[1], et qui est à la frontière du Portugal et de la Castille, se sont réunis en conférences, de part et d'autre, vingt-quatre savants des plus réputés, et les plus au courant des affaires maritimes. La discussion fut longue[2] et l'on fit une grande dépense de syllogismes. Le dernier jour du mois de mai avait été fixé par l'Empereur à ses représentants pour terminer ce débat. En fin de compte, les nôtres sont revenus sans avoir rien conclu. Ils affirment qu'ils ont suffisamment défendu les droits de l'Empereur en prouvant que ces îles sont situées en dehors de la ligne de concession déterminée par le pape Alexandre VI. Les Portugais, de leur côté, affirment que ces îles sont comprises dans l'intérieur de la ligne qui leur a été assignée. Leur intérêt était de différer toute résolution à ce sujet, le nôtre de la hâter. Ils sont partis tête basse et pleins de tristesse, proférant des menaces voilées et annonçant qu'à défaut d'arguments, ils se protégeraient par les armes.

En voilà assez sur ce sujet. Vous connaîtrez les détails dans les ouvrages spéciaux... Portez-vous bien.

Burgos, le 12 juillet 1524.

(Lettre 797, p. 471-472).

XXXIX

A l'archevêque de Cosenza.

..... Nous venons de faire partir un marin très réputé pour ses connaissances arctiques. Il s'appelle Stephano Gomez[3]. On ne lui a confié qu'un seul de ces navires qu'on nomme des caravelles. Il est parti de la Corogne. Il recherche un passage entre la Floride et la terre des Bacalaos. Il affirme que par cette voie il découvrira le Cathay. Puisse-t-il réussir dans son expédition[4]! On prépare une flotte pour les Moluques. Quelques personnes pensent qu'elle sera prête au mois d'août : moi, je crois qu'elle ne le sera pas même au mois de janvier, car je comprends que les vaisseaux ne sont pas suffisamment équipés et qu'ils

1. Le vrai nom de Badajoz paraît avoir été Pax Augusta, d'où par corruption Badajoz. Balboa était né dans cette ville.

2. Sur les conférences de Badajoz, consulter NAVARRETE (*ouv. cit.*, t. IV, p. 326) : Carta del Emperador à los diputados nombrados para tratar en la junta de Badajoz sobre la pertenencia de los Malucos. — Parecer que dio D. Hernando Colon. — Parecer que dieron fray Tomas Duran, Sebastian Caboto y Juan Vespucci. — Memorial de D. Hernando Colon à los diputados letrados en la junta de Badajoz para que declarar el derecho de S. M. al dominio del Maluco. — Parecer de los astronomos y pilotos españoles de la junta de Badajoz sobre la demarcacion y propiedad de las islas del Maluco.

3. Gomez côtoya la Floride, la Géorgie, les deux Carolines, etc., et s'arrêta à l'extrémité de Rhode Island. Arrivé vers le 42°, sans avoir découvert aucun passage vers l'ouest, il reprit la route d'Europe.

4. Depuis, Cortereal, qui découvrit le détroit d'Hudson, lui donna le nom d'Anian, et le prit pour le passage de l'Atlantique au Pacifique. De nombreux navigateurs, sur sa relation, s'efforcèrent de découvrir ce détroit. Aucun d'eux ne devait y réussir. L'expédition la plus curieuse fut celle de Juan de la Fuca et de Ferrer Maldonado. Voir le livre spécial composé à ce sujet par D. Pedro de Novo y Colson.

manquent des provisions nécessaires pour un tel voyage[1]. La flotte partira pourtant avec l'aide de Dieu, sans tenir compte des prétentions portugaises, car il s'agit de graves intérêts commerciaux.

. . . .

C'est dans la très heureuse île de la Jamaïque[2], à laquelle on a donné un nom nouveau, île de Saint-Jacques, que l'Empereur m'a donné une abbaye commandataire. J'appelle cette île très heureuse, parce que, pendant presque toute l'année, les jours y sont aussi longs que les nuits : l'été n'y exerce pas ses fureurs, ni l'hiver ses rigueurs. Elle jouit d'un printemps et d'un automne perpétuels...

..... Voici une nouvelle plus grave. L'Empereur a renouvelé le conseil de Indes et désigné pour le composer des diplomates occupés ailleurs. Le premier de ces conseillers, celui que les Espagnols nomment le président, fut le confesseur de l'Empereur, l'évêque d'Osma. On lui a donné pour collègues l'évêque des Canaries, et deux jurisconsultes que vous connaissez bien, tous deux docteurs en droit, Beltran et Maldonat... Portez-vous bien.

Valladolid, où nous sommes arrivés, le 8 d'août 1524.

(Lettre 800, p. 474-475.)

XL

A l'archevêque de Cosenza.

..... Quatre navires sont arrivés des Indes. Nous avons des lettres écrites par les membres du conseil qui gouverne Hispaniola. Je laisse de côté tout ce qui a trait à l'administration de la justice. Un capitaine, nommé Cristobal Olid[3] est arrivé à Cuba. Il venait de la Nouvelle-Espagne chargé d'une mission pour Fernand Cortez, le conquérant de ce pays. Les instructions de Cortez lui prescrivaient de se rendre sur la côte de ce qu'on croit être un continent, dans un endroit déjà connu sous le nom de Figueras[4], pour y fonder une colonie.

1. Il s'agit de l'expédition que conduisirent plus tard Garcia de Loaisa et Sebastiano Elcano. On en trouve le récit, avec toutes les pièces justificatives, dans NAVARRETE (*ouv. cit.*, t. IV, p. 1-401).

2. Cf. OVIEDO, *Historia general y natural de las Indias*. « En la isla de Jamayca hai dos villas pequeñas, la principal se dice Sevilla, donde la iglesia principal está con titulo de abadia y en los tiempos atrás llegó á ser de buena renta, en tiempo del chronista Pedro Martir, que la tuve é fué abad alli. Ahora no renta tanto ». — Herrera (Déc. IV, 78) parle aussi de « la abadia de Jamayca, que vacó por muerte del protonotario Pedro Mártir de Angleria ».

3. Cristobal de Olid, un des meilleurs lieutenants de Cortez, avait été chargé par lui de coloniser le Honduras; mais étourdi par l'honneur de commander, et mal conseillé, il résolut de se rendre indépendant. Cortez envoya contre lui d'abord son parent, Francisco de Las Casas, puis marcha en personne contre le rebelle. Les détails de l'expédition ont été racontés par lui-même dans sa cinquième lettre à l'Empereur.

4. On trouve encore le nom de Ybueras : c'est le Honduras actuel.

Il mène avec lui quatre cents fantassins et trente cavaliers. Gil Gonzalès[1], gouverneur au nom du roi, se rend au même endroit. On raconte que Pedrarias, gouverneur de ce continent et de la Castille d'or, y envoie également des troupes. Ils espèrent tous rencontrer un détroit qui établisse la séparation entre les terres. Si, par malheur, ils viennent à se rencontrer, nous craignons fort que, suivant leurs habitudes, ils ne s'exterminent, car ils n'aiment pas la concurrence. On a donné tout pouvoir au conseil royal d'Hispaniola pour calmer leurs ardeurs belliqueuses.

Olid a fait connaître une mauvaise nouvelle. J'ai raconté ailleurs[2] que Francesco Garay, gouverneur de la Jamaïque, cette île que je regarde comme mon épouse, avait toujours eu l'intention de conduire une colonie sur les bords du grand fleuve Panuco. Il avait rassemblé sept cents fantassins et cent quarante-quatre cavaliers; mais de délai en délai, l'expédition avait toujours été retardée. Olid était un de ses compagnons. Quand il arriva à Cuba, il fit savoir que Garay[3] avait été battu, et qu'il était mort prisonnier de Cortez. Comme ce bruit méritait confirmation, le conseil d'Hispaniola avertit notre conseil royal, je veux parler du conseil des Indes. Quand la nouvelle sera plus authentique, vous le saurez aussitôt.

Cette année a été malheureuse pour les affaires indiennes. Les évêques surtout en ont été victimes. Sans parler de ces guerres civiles entre capitaines, que nous redoutons, plusieurs évêques sont morts. Notre ami Alessandro Geraldino, un Italien, a été enlevé sur son siège épiscopal de la Conception à Hispaniola. Un autre évêque du continent supposé est également mort. Prieur désigné des deux églises cathédrales séparées, de Saint-Dominique et de la Conception à Hispaniola, il ne voulut pas attendre les diplômes scellés de plomb[4] que délivre le souverain pontife, et, pendant que traînait l'expédition de la bulle, un flux de ventre l'emporta. C'était un homme doux et prudent.

Un autre malheur est arrivé. Une flotte de douze vaisseaux devait partir des bouches du Guadalquivir pour se rendre aux Indes. Elle avait mis à la voile. Fracassés par la tempête, les vaisseaux, pour s'alléger, furent obligés de jeter à la mer la plus grande partie de leurs marchandises, et de rentrer au port d'où ils étaient partis. Ils y attendirent un vent favorable, et purent reprendre leur navigation interrompue...

C'est la dernière lettre que je vous écrirai de Valladolid, car demain nous partirons pour Madrid, ou plutôt pour Mantua Carpetana.

14 décembre 1524.

(Lettre 802, p. 476.)

1. Gil Gonzalès Davila voulait explorer le Honduras. Le mauvais temps l'empêcha de débarquer à Puerto-Caballos. Il fonda près de las Tres Puntas la colonie de Buena Vista : mais il n'osa pas s'aventurer dans l'intérieur de Nicaragua.

NAVARRETE (*ouv. cit.*), t. III. p. 393. ANDAGOYA (*ouv. cit.*).

2. Voir lettre XXXVIII.

3. Sans doute Garay avait été battu et était mort, mais l'ami, l'obligé et nullement le prisonnier de Cortez. Voir la quatrième lettre de Cortez à Charles V.

4. Les bulles de fondation de ces évêchés américains ont été conservées. Voir le récent ouvrage du P. HERNAEZ.

XLI

A l'archevêque de Cosenza.

... . Parlons des affaires indiennes[1]. Trois navires sont arrivés d'Hispaniola chargés de poivre, de sucre et de cuirs de bœuf, dont il existe dans les îles une telle quantité[2], qu'on ne sait vraiment pas comment les expédier en Europe; les navires portaient encore d'autres marchandises. Jago Velasquez, gouverneur de Cuba, qui était plus riche que Crésus, est mort plus misérable et plus pauvre que Codrus. Il a dépensé d'énormes trésors à construire de nouvelles flottes pour découvrir des pays inconnus et pour abattre la fortune de Fernand Cortez. Efforts inutiles! C'est le génie de Cortez qui l'emporte... Francesco Garay qui fut longtemps gouverneur de la Jamaïque, mon épouse, a également perdu la vie dans les pays qui dépendent de Cortez. Lui aussi s'est ruiné par son extrême désir de conquérir des terres nouvelles[3]. Il a forgé son propre malheur et trouvé une mort déplorable. Vous connaîtrez les détails de ces événements quand vous lirez un de ces jours les deux *Décades* que je viens de composer sur les affaires indiennes : la première adressée au duc de Milan et la deuxième au souverain pontife.

Apprenez maintenant ce que nous avons résolu en conseil[4]. On a longtemps discuté, car les opinions sont très contradictoires, sur la liberté qu'il faut accorder aux Indiens. On n'a, jusqu'à présent, pris aucune résolution définitive. Le droit naturel et le droit canon ordonnent, il est vrai, que tous les hommes soient libres, mais le droit romain admet une distinction, et l'usage contraire s'est établi. Une longue expérience a, en effet, démontré la nécessité de rendre esclaves[5] et de priver de la liberté ceux qui, par nature, sont enclins à des vices abominables et qui, faute de guides et de protecteurs, retournent à leurs impudiques erreurs. Nous avons cité devant le conseil des Frères dominicains à vêtement blanc et noir, et des Franciscains déchaussés qui ont longtemps résidé dans ces pays, et nous leur avons demandé ce qu'ils pensaient à ce sujet.

1. Martyr passait pour être admirablement bien informé de ces affaires. Voir lettre du Vénitien Andrea Navagero (Tolède, 12 sept. 1525) : « Delle cose de las Indias qui non si truova niente di stampato; ma io con tempo vi manderó tante che vi stancheró. Io ho modo d'intender tutto si per messer Pietro Martiri che é amicissimo mi come per via del presidente del Consiglio de las Indias e di molti altri di detto consiglio. »

2. Depuis peu, grâce aux procédés scientifiques, on a essayé de disposer de grandes glacières sur des vaisseaux construits tout exprès, et de transporter des masses de viandes conservées dans la glace. L'heureux voyage du *Frigorifique* (1878) semble indiquer que la question est résolue. Voir *Revue scientifique* du 16 septembre 1879 et des 7 juin, 9 juillet, 6 août 1881, articles de MM. Callet et Conty.

3. Erreur de Martyr. Voir lettre précédente et quatrième lettre de Cortez à Charles V.

4. Cette grande question de la liberté des Indiens fut discutée de bonne heure au conseil des Indes. La reine Isabelle s'était déclarée leur protectrice, mais, après sa mort, l'opinion contraire prévalut, et les indigènes américains furent soumis à de durs traitements.

5. Toute cette discussion a été reprise, parfois avec éloquence, par Las Casas, qui fut le constant défenseur des Indiens. Lire à ce propos les nombreux traités composés par Las Casas, et surtout sa controverse contre le docteur Sepulveda. Cf. FABIÉ, *Vida y escritos de fray Bartolomé de Las Casas.*

Ils sont tombés d'accord que rien n'était plus dangereux que de leur laisser la liberté. Vous connaîtrez plus tard les détails de cette affaire. En voilà assez pour aujourd'hui. Portez-vous bien.

Mantua Carpetana ou Madrid, le 7 mars 1525.

(Lettre 806, p. 480.)

XLII

A l'archevêque de Cosenza.

..... La flotte qui doit aller aux îles [1] Moluques, qui produisent des épices, est toujours dans le port de Clunium [2]. Vous connaîtrez le moment de son départ. De la Nouvelle Espagne, récemment conquise par Cortez, sont arrivés aux îles Cassitérides [3] deux navires chargés de trésors. Un de ces navires débarqua ses trésors et résolut de tenter la fortune. Il échappa, en effet, aux convoitises des pirates. A bord se trouvait mon élève Lupicus, que vous chérissiez quand il était enfant. C'est maintenant un homme fait qui, peu après votre départ, a été envoyé, sur ma recommandation, dans ces pays lointains, avec le titre de trésorier et sous les ordres de Rodrigo Albornoz. C'était le désir de connaître ces nouvelles contrées qui l'avait excité à demander. Ils apportent avec eux des trésors, une tigresse et une couleuvrine [4] qui, d'après le bruit public, était d'or massif. Lupicus m'a écrit que c'était fort exagéré. Cette couleuvrine est simplement entourée de cercles d'or. Il n'est pas encore débarqué. Il nous arrivera bientôt de Séville et nous donnera force détails... Portez-vous bien.

Madrid, le 19 mars 1525.

(Lettre 809, p. 482.)

XLIII

A l'archevêque de Cosenza.

Entre les Indes et l'Espagne, entre l'Espagne et les Indes, les vaisseaux vont et reviennent, de nos jours, plus fréquents que les mules chargées de bagages, qui vont d'une foire à l'autre. Le 6 des calendes de mai est partie une flotte de vingt-quatre navires. A bord de l'un d'eux se trouve mon ami Jean Mendiguerra, un Basque de votre connaissance. Je l'ai chargé de mes salutations pour mon épouse, l'île de la Jamaïque [5]. C'est une admirable principauté, longue de 70 lieues de l'est à l'ouest, et large de trente. L'hiver n'y est pas

1. Cette flotte ne devait en effet partir que le 25 juillet 1525.
2. Clunium est la Corogne.
3. Voir note 2 de la lettre XXXVI.
4. Martyr se trompe : cette couleuvrine était en argent. Cortez la fit faire avec de l'argent du Mechoacan. Voir le passage de sa lettre à l'Empereur. Cf. BERNAL DIAZ, § 159. — GOMARA, *Conquista*, p. 405. « Il envoya par Diego de Soto soixante mille castillans d'or et une couleuvrine d'argent qui valait vingt-quatre mille pesos. Elle portait en relief un oiseau phénix, avec une inscription à l'Empereur. » Cfr. OVIEDO, *Historia general*, 33, 41. « Je vis cette pièce dans le palais de Sa Majesté catholique l'an 1525. »
5. Sur la Jamaïque, voir ELIAS REGNAULT, *Histoire des Antilles* (Collection de l'*Univers pittoresque*).

rigoureux, ni l'été accablant. Le jour et la nuit y sont d'égale longueur, car l'île est située tout près de l'équateur à un peu plus de 18° de latitude. Toute l'année, les arbres ont des feuilles : les fruits sont en même temps verts et mûrs, et les prairies toujours en fleurs. Vous trouverez ailleurs d'autres détails.

On a fondé deux colonies dans cette île : bien qu'elles n'aient encore que peu d'habitants, l'Empereur a voulu qu'elles jouissent du nom et des prérogatives d'une ville. La première s'appelle Séville et la seconde Oristiana. Les églises des deux villes, bâties avec des poutres et des pieux, ont été incendiées. J'ai résolu de consacrer les revenus de ma première église, celle de Séville, à commencer la construction d'une église en pierres ou tout au moins d'un sanctuaire en pierre, afin que les ornements sacrés et l'Eucharistie s'y trouvent à l'abri, sans être dorénavant exposés à un pareil danger[1]. L'Empereur, à ma prière, a donné des ordres pour que la construction fût commencée. J'ai envoyé Mendiguerra à la Jamaïque, à titre d'économe et de collecteur de mes revenus. Je lui souhaite à lui et à ses compagnons bon voyage à travers l'océan.

Pendant que je m'occupais ainsi de mes affaires particulières, mon cher Lupicus, envoyé par Cortez, apporte à l'Empereur de graves nouvelles qui ne doivent être connues que de lui seul. Passons-les pour le moment sous silence. On les connaîtra plus tard. Voici ce que sait tout le monde : Fernand Cortez, à la tête d'une forte armée, marche contre Christophe Olid, qu'il veut exterminer, comme empiétant sur ses propres domaines. Aussi s'attend-on à un massacre[2] d'Espagnols, à l'affaiblissement de leurs forces et à la défection des Indiens. Les Espagnols ne peuvent se supporter entre eux, non pas seulement les chefs, mais les simples compagnons.

Gil Gonzalez[3] et un autre capitaine, nommé Francesco Fernand, envoyé par Pedrarias, gouverneur du continent, préparent une expédition pour le même endroit. Cortez de son côté a envoyé par mer contre Olid un de ses capitaines nommé Francesco de Las Casas[4]. Tous partent avec l'espoir de découvrir ce fameux détroit tant cherché.

En voilà assez sur les Indes. A bientôt d'autres détails... Portez-vous bien.

Tolède, 13 juin 1525.

(Lettre 811, p. 483.)

1. On lisait sur la porte de l'église de Séville à la Jamaïque : « Petrus Martyr ab Angleria, italus civis mediolanensis, protonotarius apostolicus hujus insulæ, abbas, senatus indici consiliarius, ligneam prius ædem hanc, bis igne consumptam, latericio et quadrato lapide primus a fundamentis extruxit. »

2. Le massacre n'eut pas lieu, car Olid avait déjà été tué par Francisco Las Casas, au secours duquel marchait Cortez. Cf. Bernal Diaz, § 122, 150.

3. L'expédition de Gil Gonzalez était déjà faite; quant au second capitaine, cité par Martyr, Francisco Hernandez de Cordova, il venait de fonder, dans le Nicaragua, la cité de Nouvelle Grenade, celle de Léon à l'extrémité orientale du lac de Managua, découvrait la rivière Saint-Jean et s'assurait qu'elle débouchait dans l'Atlantique.

4. Francisco de Las Casas fut battu par Olid et fait prisonnier, mais il complota la mort de son vainqueur, le surprit à table et le tua sans miséricorde. Il prit aussitôt le commandement de la colonie et fonda Truxillo, qui fut pendant longtemps la capitale du Honduras.

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
SANTA BARBARA

G
279
A5
1885

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Santa Barbara
Goleta, California

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW.

AVAILABLE FOR
CIRCULATION AFTER
DISPLAY PERIOD
SEP 1 1961

20m-8,'60(B2594s4)476

ARIS

IE

opographie,

mois par
mat de nos
année, deux
és sur beau
papier et en caractères neufs, avec cartes et gravures.

Le prix de l'abonnement est de 25 francs par an pour Paris, de 28 francs pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des Postes; — pour les autres pays, les frais de poste en sus.

La Revue de Géographie forme aujourd'hui seize volumes.

PRIX DE LA COLLECTION, AVEC LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES : 200 FR.

Pour la rédaction, s'adresser à **M. L. DRAPEYRON**, 55, *rue Claude-Bernard, Paris.*

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
~
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N.Y.
Stockton, Calif.

